

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

ARRACHER LES FAUX-CILS  
SUIVI DE  
J'AI UN TROU DANS LE CŒUR QUE JE RÊVE DE COLMATER

MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR ELENA DAKKA

OCTOBRE 2024

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.12-2023). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

MARTINE DELVAUX. Merci de m'avoir poussée à prendre la direction qui me terrifiait le plus. Votre accompagnement, vos relectures minutieuses et vos précieux conseils m'ont permis d'aller jusqu'au bout d'un projet dont je ne pensais pas me sortir indemne. Pour tout, un immense et sincère merci.

MAMA. *Thanks for giving me life, and thanks for making it good.* Ma meilleure amie, quelle chance de t'avoir. Merci de m'avoir lu autant de fois, merci d'avoir cru en moi et en cette écriture, même les jours où je n'y croyais tout simplement plus. De te savoir là, sans condition et sans compromis, rend ma vie tellement plus douce. Pour la lectrice, l'amie, la mère que tu es, *merci*.

MES AMIES. Vous êtes certainement mes plus belles histoires d'amour. Merci d'avoir pris le temps de me lire, merci de m'avoir soutenue dans l'entreprise de cette écriture. Merci pour les fous rires, pour les larmes essuyées, pour les beaux moments partagés. J'espère qu'à travers ce mémoire, vous arrivez à apercevoir même une minuscule partie de l'amour, de l'admiration et de la reconnaissance que je vous porte.

PAPPOU. Merci pour les encouragements et pour les lectures attentives. Merci d'être là, même si tu es aussi loin de moi.

Et enfin, PAPA. Ça me brise le cœur que tu ne sois pas là, que tu ne puisses pas lire toutes ces choses que j'ai écrites sur toi. Mais, j'aimerais que tu saches que je vais bien, malgré tout. J'aimerais que tu puisses voir à quel point je suis bien entourée, que tu voies que je ne suis jamais seule. Qu'importe où tu es, j'espère que tu es fier de qui je suis devenue.

*À ma mère*

*But I won't feel blue,  
like I always do,  
cause, somewhere in the crowd  
there's you.*

ABBA

## TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS .....	ii
RÉSUMÉ.....	v
ARRACHER LES FAUX-CILS .....	1
I.....	2
II .....	32
III .....	75
J'AI UN TROU DANS LE CŒUR QUE JE RÊVE DE COLMATER.	103
BIBLIOGRAPHIE .....	152

## RÉSUMÉ

Ce mémoire en recherche-création est composé de deux parties.

Le premier volet contient un récit autofictif inspiré par le décès de mon père. Une centaine de fragments, narrés par une jeune femme dans la vingtaine, s'enchaînent, alternant entre souvenirs et moment présent. Le récit se divise en trois chapitres : le premier se penche sur l'impossibilité de la narratrice à se remettre de la mort de son père et sur son isolement. Le deuxième se concentre sur une relation amoureuse qui ne fonctionne pas, mais qui lui sert de pansement. Et finalement, le troisième chapitre porte sur la narratrice qui se tourne vers ses amies et sa mère, qu'elle a eu tendance, jusque-là, à ignorer. Ces femmes l'accueillent, l'écoutent et l'accompagnent dans la peine du deuil et de la rupture, lui signifiant que cette douleur ne s'éternisera pas. Ainsi, *Arracher les faux-cils* se concentre non seulement sur la perte du père, mais sur les figures féminines de la consolation qui permettent à la narratrice d'envisager et d'entreprendre une forme de guérison.

*J'ai un trou dans le cœur que je rêve de colmater*, le deuxième volet de ce mémoire, est un essai construit autour de deux grands axes réflexifs : le deuil et la consolation. Dans un premier temps, je réfléchis à ce qui m'a menée à entreprendre une écriture sur le deuil de mon père. Accompagnée des mots d'Adèle Van Reeth, d'Hélène Dorion, de Chloé Delaume et d'Annie Ernaux, je retrace le chemin de cette écriture, depuis mon refus initial jusqu'au besoin presque viscéral de mettre cette perte en récit, en passant par une réflexion autour de l'autofiction et de l'écriture sous forme de fragments. Dans un second temps, j'évoque ce que je considère comme étant l'origine du projet : mon envie d'apaiser une peine immense. Je mène alors une réflexion sur la consolation et le pouvoir salvateur de l'écriture tout en me penchant sur des autrices, telles que Delphine de Vigan et Joan Didion, qui m'encouragent indirectement à écrire. Finalement, je me tourne vers toutes les femmes qui m'entourent et qui, par leur accompagnement, m'inspirent et rendent l'écriture possible.

MOTS-CLÉS : deuil, père, fragments, autofiction, sororité, consolation.

ARRACHER LES FAUX-CILS



*Papa est mort cette nuit.*

Ces mots de ma mère résonnent tout le temps dans ma tête. L'écriture commence avec ces mots-là. J'ai envie de les rayer, de les effacer à grand coup de liquide correcteur, de déchirer la page où ils se trouvent. Dès que c'est couché sur papier, je ne peux plus y échapper, ça devient ma réalité.

Ma mère a continué de me parler, elle a essayé de m'expliquer ce qui s'était passé, mais je ne l'écoutais plus. Je fixais mes mains, mes longs ongles rouges, mes fausses bagues en or qui laissent des cercles verts autour des doigts. Quand je serai vieille, je porterai des bagues en or réel qui ne me saliront pas. Quand je serai vieille, je réussirai peut-être à oublier ce moment.

Pendant que ma mère parlait, mon regard était fixé sur le vernis de mon index, qui s'écaillait. D'un doigt à l'autre, j'ai eu envie de gratter mon vernis, de tirer sur mes cuticules jusqu'au sang, de jeter mes bagues décolorées par la fenêtre. Rien n'est parfait, plus rien ne le sera jamais.

Ma mère a posé sa main sur les miennes, m'a demandé d'arrêter et de la regarder. Ses yeux étaient remplis de larmes alors que les miens restaient secs. À ce moment-là, je n'ai pas su pleurer.

Mon père m'a longtemps fait croire que chacun de mes cils pouvait exaucer un vœu. Il avait l'habitude d'attraper les cils qui tombaient sur mes joues et de les tenir entre son pouce et son index. *Il faut souffler dessus*, qu'il disait, *sinon ton vœu ne se réalisera pas*. J'aimais imaginer que des milliers de vœux étaient accrochés à mes paupières et attendaient leur tour.

Quand mon père est décédé, je me suis arraché les cils, un à un. Même si j'avais suivi ses instructions à la lettre (*pouce-index-souffle*), aucun de mes vœux ne s'était exaucé. Mon père m'avait menti.

Maintenant, je mets des faux-cils. Je les colle en suivant minutieusement la ligne de mes paupières pour m'assurer qu'ils soient parfaits. J'ai envie de les arracher un à un, juste pour voir si mes vœux vont se réaliser.

Ils ne se réaliseront probablement jamais, mais arracher des faux-cils sera certainement moins douloureux.

Ça m'agresse quand les gens boivent du café chaud avec une paille. Je les imagine vouloir tout faire pour protéger leurs dents trop blanches et ça m'agace. Je laisse les miennes se tacher de café aromatisé à la vanille, de vin rouge *cheap* ou de l'occasionnelle cigarette sans m'en préoccuper.

J'aimerais savoir m'aimer assez pour protéger chaque petite parcelle de mon corps sans craindre de paraître ridicule. Comme boire mon café chaud avec une paille, si ça me permet d'être un peu plus belle.

Depuis que mon père est décédé, je ne rêve plus la nuit. Je m'assomme de somnifères pour que mon sommeil soit vide, pour ne pas rêver à lui dans les derniers moments de sa vie, pour empêcher que son image d'homme malade soit tellement forte, tellement réaliste qu'elle me déchire les paupières. J'ai peur de rêver à lui, mais j'ai encore plus peur de me réveiller et de me rendre compte qu'il n'est plus là, qu'il ne reviendra pas.

Je suis dans ma chambre, il est tard, et assise par terre devant mon miroir, je perfectionne mon trait d'eyeliner. Mes mains tremblent, le trait n'est jamais droit. Je l'essuie calmement et je recommence jusqu'à ce qu'il soit parfait.

Je suis prête à tout faire pour ne pas aller dormir.

Ou bien je dévore tout ce qu'il y a dans mon frigo, ou bien je m'interdis de manger pendant deux jours. Ou bien je ronge mes ongles jusqu'au sang, ou bien je passe des heures à les peindre de toutes les couleurs. Ou bien je refuse de quitter le confort de mon lit, ou bien je ne veux plus jamais rentrer chez moi. Je ne mange pas de sucre pour rester mince mais j'engloutis tous les chocolats de mon calendrier de l'avent dès le premier décembre.

Souvent, je parle beaucoup, je parle fort, je parle trop, puis je me tais, je n'ose plus faire de bruit, je baisse les yeux quand quelqu'un me regarde. Je veux me rendre minusculé, mais je finis toujours par exploser. Toute ma tristesse déborde et je hurle jusqu'à ce que mes poumons brûlent.

Hier soir, j'ai essayé d'ouvrir la porte de mon nouvel appartement avec la clé de mon ancienne maison, celle où j'habitais quand j'étais enfant. J'avais bu trop de vin et j'ai confondu des clés qui ne se ressemblent même pas. J'ai essayé d'ouvrir la porte d'une maison qui existe seulement dans mes souvenirs.

J'ai souvent envie de boire jusqu'à oublier mon prénom, jusqu'à oublier mon appétit, jusqu'à oublier que je ne peux pas me relever de ma tristesse.

Je bois pour oublier, mais je n'y arrive jamais.

Toutes les fois où on m'a demandé de sourire et où j'ai souri spontanément, par obligation. Toutes les fois où je me suis forcée à manger, à mettre ma main devant ma bouche trop pleine, à être une jeune fille polie. Toutes les fois où j'ai dit *oui*, alors que j'avais envie de dire *non, arrête, ne me touche pas*. Toutes les fois où j'ai fait semblant de prendre du plaisir, où j'ai eu mal en silence, où je comptais les minutes en attendant que ça soit fini. Toutes les fois où j'ai fait n'importe quoi pour être aimée. Toutes les fois où mon père m'a forcée à embrasser des vieux oncles que je ne connaissais pas, à m'assoir sur leurs genoux alors que j'étais déjà trop grande pour ça. Toutes les fois où j'ai gentiment rendu service. Toutes les fois où j'ai essuyé les larmes de ma mère, toutes les fois où je l'ai mise au lit, toutes les fois où j'étais trop jeune pour composer avec ses émotions.

Je mesure le temps qui passe à l'aide de la pile grandissante de livres non lus sur ma table de chevet, par la repousse de mes cheveux coupés trop courts, par la rapidité avec laquelle les bleus qui apparaissent sur ma peau par maladresse finissent par disparaître.

*Tu vas voir, bientôt tu iras mieux. Ça fait un bout de temps que ton père est mort, non?*

C'est vrai que c'est exagéré, c'est vrai que ça fait longtemps que mon père est décédé, c'est vrai que je devrais mieux aller. Je m'excuse de répandre ma tristesse, de semer mon deuil partout, comme des miettes.

On fête mes vingt-deux ans, juste ma mère et moi. Je ne lis pas les messages envoyés par mes amies, je frissonne à chaque fois que mon téléphone sonne. Tous les souhaits sonnent faux.

Ma mère met une petite bougie mauve sur le gâteau qu'elle m'a préparé. La flamme danse sous mes yeux et meurt rapidement. Aucun vœu ne me vient en tête, je ne sais pas quoi me souhaiter. Je souffle en fermant les yeux.

J'ai précisé à ma mère que je ne voulais aucun cadeau, mais elle glisse dans ma main une petite boite à bijoux noire. Dedans, il y a une fine chaîne dorée, ornée d'un petit œil bleu. *Pour te protéger*, qu'elle me dit, *c'est le collier que je portais quand j'avais ton âge*. Elle le retire de la boite et le fixe autour de mon cou. Je vois qu'elle est émue. Je n'ose pas lui dire que cet œil me brûle la peau, que je doute déjà de ses capacités à me protéger.

Je me sers une part de gâteau. Des petites gouttes de sang tombent sur le glaçage blanc. C'est en essuyant mon visage du revers de la main que je me rends compte que je saigne du nez. C'est certainement un mauvais signe.

Quand j'étais enfant, je m'endormais tout le temps dans la voiture en revenant de l'école. Mon père faisait quatre ou cinq fois le tour du quartier pour prolonger mon sommeil improvisé. J'ai parfois fait semblant de dormir pour pouvoir profiter de ce moment avec lui, pour l'avoir à moi toute seule quelques minutes de plus.

De toutes les preuves d'amour, celle-ci reste ma préférée.

On a eu la chance de se dire au revoir. Ce n'était pas un accident, ce n'était pas un imprévu. J'aurais presque pu inscrire la date de sa mort à venir sur mon calendrier, la souligner en rouge plusieurs fois.

J'ai senti dans mes os que c'était la fin. Tout mon corps tremblait, comme si je savais qu'il allait mourir bientôt. Il a essayé de me prendre la main, mais n'a pas été capable de l'attraper. Et moi, j'étais trop figée pour la tendre vers lui. J'ai vu un cil sur sa joue gauche. Je l'ai attrapé entre mon pouce et mon index et je l'ai tendu vers ses lèvres. *Ne sois pas triste*, qu'il m'a dit. Mais il n'a pas eu la force de souffler.

Il était tard, je suis rentrée à la maison pour aller me coucher. Je ne l'ai plus jamais revu.

Je ne sais pas conduire.

En réalité, mon père m'a appris à conduire quand j'étais adolescente, mais l'idée d'être seule dans une voiture me terrifie. Mon père avait pris l'habitude de s'installer du côté passager avant même que je sorte de la maison, pour ne pas me laisser la possibilité d'esquiver sa leçon de conduite. Dès que je démarrais, je ressentais la panique monter, mes mains se crispaienat autour du volant jusqu'à ce que mes doigts deviennent blancs. Mon père me criait dessus à chaque transgression, me disait que j'allais provoquer un accident, que j'étais un danger public. Mes yeux se remplissaient d'eau et le paysage devenait flou.

Je n'ai pas pris le volant depuis sa mort. J'ai caché mon permis de conduire, je le laisse moisir au fond du tiroir de ma commode. Quand on me demande si je l'ai, je préfère mentir.

C'est ma mère qui m'a annoncé que mon père était malade. Je pense qu'elle avait répété son discours avant de le prononcer, qu'elle voulait en dire juste assez pour que je saisisse la gravité de la situation, mais sans me faire peur. Elle avait peut-être même cherché sur Google *comment annoncer à ma fille que son père va mourir*. Après avoir parlé sans même s'interrompre pour respirer, ma mère m'a demandé si j'avais bien compris et j'ai hoché la tête sans rien dire. Je me suis forcée à laisser quelques larmes couler, je sentais qu'elle attendait une émotion de ma part avant de clore cette conversation.

C'est quand j'ai vu mon père à l'hôpital, tout petit dans un immense lit blanc, que j'ai vraiment compris. C'est quand il a commencé à pleurer, quand de grosses larmes se sont mises à couler le long de ses joues amaigries, que j'ai vraiment compris l'ampleur de sa maladie. À ce moment-là, j'ai eu l'impression que le monde m'avait engloutie et qu'il n'allait plus jamais me recracher.

J'ai commencé à écrire pour impressionner des hommes qui ne se doutaient même pas de mon existence. J'étais capable d'écrire des pages entières sur des inconnus croisés au coin d'une rue. Je leur ai écrit des centaines de poèmes d'amour, décorant mes *i* de cœurs, parfumant chaque page qui leur était dédiée. J'ai commencé à écrire pour exister dans les yeux de quelqu'un d'autre, dans les yeux de n'importe qui, pour être certaine de ne pas être oubliée.

Puis je me suis fait dire que j'étais trop vieille pour continuer d'écrire des poèmes d'amour. Je me suis fait dire qu'il fallait écrire quelque chose de sérieux ou ne plus écrire du tout. J'espère que mon père ne m'en veut pas d'écrire à l'aide de ses cendres, si c'est pour me permettre d'exister un tout petit peu plus longtemps.

C'est le souvenir de sa voix qui est parti en premier. J'ai beau fouiller tous les recoins de ma mémoire, ça ne sert à rien. Le ton de sa voix, sa façon de rire, le volume de ses cris, l'intensité de ses soupirs : tout a complètement disparu. Je n'ai jamais pensé à l'enregistrer quand il était vivant. Je n'ai pas sauvegardé de message vocal que j'aurais pu écouter et réécouter sans cesse, jusqu'à ce que sa voix soit gravée dans ma tête.

Cette voix, je l'ai entendue toute ma vie. Je ne comprends pas comment j'ai pu l'oublier aussi rapidement.

Même quand je n'ai plus rien à dire, je parle quand même. Les silences me font peur. Je continue de raconter des anecdotes que j'ai volées à des inconnus qui discutaient dans le métro, des cafés ou des restaurants. Je prétends que toutes ces histoires sont à moi. J'ai envie qu'on me regarde quand je gesticule en parlant fort, qu'on me trouve drôle, qu'on aime ma manière de raconter, qu'on m'en demande encore.

J'ai peur que ma voix s'efface, elle aussi, que personne ne soit capable de se rappeler de mes intonations, de ma manière de parler, de rire, de raconter. Je continue de parler même si je dis n'importe quoi, même si je mens, même si je me rends faussement intéressante pour être certaine qu'on se souvienne de moi.

Juste après le décès de mon père, protégée par les quatre murs de ma chambre d'enfant, j'avais pris l'habitude de chanter pendant la nuit. Doucement d'abord, très fort ensuite. J'essayais de faire taire les autres voix dans ma tête, celles qui chantaient leur douleur en chœur, qui venaient déverser leurs angoisses dans le creux de mon oreille. Je voulais noyer leur peine dans des *hits* des années 2000 (mes préférés), je voulais hurler plus fort qu'elles.

J'avais l'impression que les étoiles me chuchotaient de me taire. En réalité, c'était ma mère qui me demandait d'arrêter. Je finissais toujours par la réveiller.

Les rayons du soleil me réveillent en me chatouillant le nez. Mes rideaux en dentelle sont beaux, mais inutiles. J'ouvre la fenêtre, ça sent le printemps, je suis heureuse. Je sors sans maquillage parce que je me trouve belle avec mes lèvres gonflées du matin et mes cheveux ébouriffés. Je vais me chercher un café sucré trop cher et je m'installe dans un parc. Des enfants jouent bruyamment, mais pour une fois, ça ne me dérange pas. Je suis presque attendrie par leurs cris, je les trouve presque mignons, je pourrais presque me plonger dans le sable pour jouer avec eux.

Et soudainement, comme sorti de nulle part, je me rappelle que mon père n'est plus là, qu'il ne sera plus jamais là. Je ne pourrai plus jamais lui parler, je ne pourrai jamais l'appeler pour lui dire que le drain de ma douche ne s'écoule pas correctement et que j'ai besoin de son aide, il ne me verra jamais vieillir et ne m'offrira plus jamais un cadeau d'anniversaire, il ne saura jamais quel genre de personne je suis devenue. Soudainement, tout me revient et je n'arrive plus à respirer.

Le café me tombe sur le cœur, les cris des enfants me donnent envie de crier plus fort qu'eux, je ne me trouve plus belle avec ma peau terne et mes cheveux gras. J'ai envie de m'enfermer chez moi, de fermer mes rideaux qui ne servent à rien et de me cacher sous mes draps jusqu'au prochain matin où je serai heureuse.

Mon activité principale, c'est d'observer les gens. J'aime m'assoir dans des cafés et écouter les conversations, m'assoir au bar toute seule et deviner qui est en première *date*, m'assoir dans l'autobus et parcourir l'entièreté de la ville sans écouteurs. Je me mêle à la vie de toutes ces personnes que je croise, j'aime les attraper dans des moments gênants, dans des moments de vanités, dans des moments où elles se croient seules au monde.

Je me demande si quelqu'un me regarde aussi quand j'observe mon reflet dans chaque vitrine que je croise en marchant, quand je me ronge les ongles, quand je trébuche sur un trottoir irrégulier. J'aimerais que quelqu'un me remarque quand je pense être complètement invisible.

Une fois de temps en temps, je publie une photo de moi sur mes réseaux sociaux pour prouver à tout le monde que je suis toujours en vie. Et aussi pour recevoir quelques compliments.

Avant, j'avais toujours mon téléphone à la main. J'étais toujours en ligne, mon statut était toujours actif, j'étais toujours en train de *liker* un message, une photo, une *story*. J'avais peur de rater quelque chose si je détournais les yeux, même une seule minute. Je me filmais au bar, je me filmais dans des concerts, je me filmais dans des restaurants chers où je commandais seulement une entrée et un verre d'eau. J'aimais publier une image de moi entièrement fabriquée.

Maintenant, j'ai pris l'habitude d'ignorer les messages que je reçois. Mes amies veulent être bienveillantes, elles me bombardent d'attention, de petits coeurs roses, de *comment tu vas*. Leur affection m'agace, je ne leur réponds presque jamais. Maintenant, la seule trace de moi, c'est cette occasionnelle photo où je m'assure d'être parfaite, pour maintenir la version de moi que je préfère, celle que j'ai complètement inventée.

Un jour, quand j'étais enfant, mon père m'a offert une bague qui pouvait deviner mon humeur. Il avait gardé le petit feuillet d'explication, l'avait rangé dans son portefeuille et le sortait quand mon attitude était floue. Il prenait ma main, vérifiait la bague et décrétait que j'étais triste ou fâchée ou contente ou fatiguée. Ça me mettait en colère que mon père puisse toujours connaître mes émotions. J'avais l'impression que ma bague était en train de me trahir.

Aujourd'hui, cette bague accumule la poussière au fond de ma boîte à bijoux. Je la remets de temps en temps et je la regarde changer de couleur. J'essaye de voir quel type d'humeur elle essaye de m'attribuer. Elle est parfois rouge (anxieuse), parfois mauve (heureuse), mais le plus souvent, elle est bleue (triste).

Je me suis coupé une frange toute seule, avec des ciseaux de cuisine. Au bout d'une dizaine de nuits, mon trait d'eyeliner était devenu parfait, j'étais à la recherche d'une nouvelle activité nocturne.

Je me regarde dans le miroir et je ne me reconnais plus. La frange n'est pas très droite, mais je trouve qu'elle me va bien. Elle me donne un petit air d'intellectuelle torturée.

J'aime ça. Demain, je publierai une nouvelle photo.

Ma mère est passée chez moi pour déposer des plats fait maison. Elle les a méthodiquement rangés dans des *Tupperware* étiquetés avec les différents jours de la semaine, m'indiquant précisément ce que je dois manger et quand. Elle les place dans mon frigo, s'inquiète qu'il soit aussi vide, me dit que la prochaine fois elle m'apportera des fruits, me redemande lesquels sont mes préférés, sors son téléphone pour prendre en note ma réponse, me montre la photo de moi enfant qu'elle utilise comme fond d'écran. J'ai déjà envie qu'elle parte.

Je n'avais pas vu ma mère depuis longtemps. Elle n'est pas maquillée, j'arrive à lire chacune de ses émotions. Des cernes profonds creusent son visage, j'ai l'impression que je pourrais me glisser dedans, me couvrir de sa fatigue et y rester cachée pour le reste de ma vie. On échange des banalités. J'évite tous les sujets lourds, difficiles, angoissants. Je n'ai plus la force, ni la patience, de composer avec la tristesse de ma mère.

Elle me rappelle de manger, me rappelle à quelle température faire chauffer le poulet, me rappelle quel jour je dois manger la salade. Dès qu'elle est partie, j'ai jeté tous ses plats à la poubelle.

Ça fait longtemps que j'ai perdu l'appétit.

J'aime tracer la ligne de mes clavicules qui pointent sous ma peau, passer un doigt entre chacune de mes côtes. J'aime acheter des pantalons trop petits et me tortiller pour arriver à les fermer. J'aime le bruit de mon ventre qui gargouille. J'aime aller au restaurant, manger juste une bouchée de mon plat et dire que je n'ai plus faim, que j'ai déjà trop mangé. J'aime caler de grands verres d'eau pour faire taire ma faim. J'aime aller à l'épicerie, remplir un panier entier de nourriture, le laisser dans une allée aléatoire et repartir les mains vides. J'aime qu'on regarde mon corps, qu'on me dise que je suis bien plus belle depuis que j'ai perdu du poids, qu'on me demande quel est le secret de ma minceur.

Je lui avais préparé un gâteau chocolat-orange (son préféré) pour célébrer son dernier anniversaire. J'avais maladroitement suivi une vieille recette de ma mère et le gâteau était mal cuit. J'y avais planté une longue bougie bleue qui était restée éteinte parce que je n'avais pas pensé à prendre mon briquet. L'infirmière m'avait dit que, de toute façon, je n'avais même pas le droit de l'allumer, que s'il voulait vraiment faire un vœu, il n'avait qu'à souffler sur la bougie éteinte.

Je lui ai coupé quelques bouchées de gâteau, qu'il a avalées difficilement parce que sa maladie l'empêchait de manger, parce qu'il avait la nausée à cause de la médication et sûrement aussi parce que mon gâteau était mauvais. *Je suis content, ça a été une bonne journée*, qu'il m'a dit. J'ai vu dans ses yeux qu'il était sincère.

Un groupe de visiteurs fumaient devant l'hôpital quand je suis sortie. Je leur ai demandé si je pouvais emprunter un briquet. Une femme a accepté, m'a même proposé une cigarette que j'ai refusée – j'avais déjà assez de mal à respirer. J'ai allumé la bougie bleue, j'ai fermé les yeux, et j'ai soufflé. *Je souhaite avoir un peu plus de temps avec lui*.

J'ai volé le vœu d'anniversaire de mon père. C'est probablement pour ça qu'il ne s'est jamais exaucé.

J'attends que mon thé à la pêche infuse. J'allume une chandelle qui m'a coûté beaucoup trop cher. Je me coupe des quartiers d'oranges et de pommes. Je pose sur mon visage un masque hydratant.

Je choisis d'oublier que, hier, j'ai bu jusqu'à en vomir. Que j'ai dansé au milieu d'inconnus. Que j'ai été aveuglée par des néons rouges, bleus et verts toute la nuit. Que j'ai laissé des mains étrangères parcourir mon corps. Que je me suis couchée dans un lit sale. Que j'ai ravalé la bave qui me coulait sur le menton. Que j'ai fermé les yeux si fort que ça m'a fait mal. Je choisis d'oublier l'arrière-goût du regret, d'oublier que je suis déçue de moi. Et j'ignore les appels de ma mère.

Aujourd'hui, je prends soin de moi. J'ai entendu dire que c'est important.

Quand j'étais petite, j'adorais me déguiser. J'ai déjà été une citrouille, un chat, un mime, une sorcière. Je voulais me transformer, être quelqu'un ou quelque chose que je ne suis pas, même pour un instant. Je voulais être autre chose que moi.

J'ai l'impression qu'aujourd'hui, je continue de me déguiser. Dès que je sors, j'enfile mon costume de jeune femme correcte, de jeune femme heureuse, de jeune femme qui n'a jamais été blessée par la vie. Mes cheveux sont propres, ma peau est lisse, mes pommettes sont roses, mes yeux sont parfaitement maquillés. Personne ne sait que, cachée dans mon appartement, je retire mon déguisement et je redeviens qui je suis vraiment : une jeune femme abîmée qui se brise les doigts à essayer de contenir ses insécurités. Quand je suis seule, je laisse ma peine aller et mon mascara couler sur mes joues sans en être gênée. J'attends que ça passe avant d'enfiler à nouveau mon déguisement, avant d'enfiler une peau qui ne m'appartient même pas.

Je devine ma beauté seulement dans les yeux des autres. Je fais semblant de ne jamais savoir que les hommes m'observent, je baisse les yeux quand j'attrape leur regard, je joue la fille modeste. Je préfère la superficialité à la tristesse.

J'ai peur de n'exister que pour être belle. J'ai peur que ça soit le seul compliment qu'on me fasse, la seule qualité qu'on m'attribue. Pourtant, je continue d'entretenir cette beauté que je monte de toutes pièces, de collectionner tous ces regards.

Je les porte comme des médailles.

J'ai le mensonge facile. J'en ai toujours un déposé sur ma langue, prêt à être recraché au bon moment. Je mens quand on me demande comment je vais, je mens à ma mère quand elle me demande si j'ai mangé, je mens lors de mes premières *dates*. Je m'invente une couleur préférée, des anecdotes de voyage sur des pays où je n'ai jamais mis les pieds, des passions comme le piano ou l'équitation. Je vomis mes mensonges sans me sentir coupable. Quand j'écris dans mon journal intime, je mens aussi. Je déforme ma réalité en noircissant les pages de banalités. Je fais semblant que mes peines n'existent pas et si la vérité m'échappe accidentellement, je raye des paragraphes entiers. Je tords mon écriture pour entretenir mes illusions.

Quand j'étais enfant, j'ai accroché au poignet de mon père un bracelet d'amitié orange, vert forêt et bleu marin que je lui avais fabriqué pour son anniversaire. Il l'a porté pendant plusieurs années, ne l'a jamais enlevé jusqu'à ce que le bracelet se brise de lui-même, avec l'usure. Il m'avait demandé de lui en refaire un, mais j'étais devenue trop grande. J'étais passée à autre chose, je ne tissais plus de bracelets d'amitiés.

Ce matin, j'ai racheté des fils à broder de toutes les couleurs pour recommencer à fabriquer des bracelets. La nuit, ce sera ma nouvelle activité.

Une amie organise un *party* chez elle et je m'oblige à y aller, une de mes rares apparitions en public.

Je suis très en retard, je descends l'escalier de mon appartement à toute vitesse et je marche d'un pas accéléré dans la rue. Je frissonne dans ma jupe trop courte, mes bottes à talons me blessent. J'ai déjà des ampoules sous les orteils et je n'ai même pas pris le temps de défaire les nœuds dans mes cheveux. Ce soir, je ne suis pas belle.

Dès que j'arrive, je me sers un premier verre de vin pour changer d'humeur, puis un deuxième. Au troisième verre, je suis heureuse d'être venue. Je parle beaucoup, je ris fort, je ne baisse pas les yeux, je souris avec les dents. Je déploie tout mon corps, j'aime l'attention, je prends toute la place qu'on m'offre.

Ce sont ses yeux que je remarque en premier, son regard m'enrobe en entier. J'ai l'impression que je ne peux plus respirer, que ma peau brûle, que mon corps au complet s'enflamme sous ce regard. Je prends une gorgée de vin, je lèche mes lèvres pour les faire briller et je vais le voir.

*Viens, on sort fumer sur le balcon.* Ce n'est pas une question, pas une proposition, c'est un ordre. Je le suis.

On ne parle pas beaucoup, on fume une seule cigarette qu'on se passe après chaque *puff*. On se partage un paquet de bonbons qu'il a sorti de la poche de sa veste noire. On s'embrasse. Nos salives goûtent les framboises suédoises gélatineuses.

Sur le chemin du retour, je me dis que finalement, j'étais belle ce soir.

II

Quand j'étais jeune, je me suis souvent fait dire que j'allais en briser des cœurs. C'était le compliment préféré des adultes qui me rencontraient pour la première fois.

Alors, je cours après des cœurs à briser, pensant que ça va me rendre heureuse. Mais ça ne fonctionne jamais très longtemps.

J'attends mes prochaines règles. J'attends d'avoir sommeil. J'attends d'avoir faim. J'attends d'avoir soif au point où s'en est insoutenable. J'attends que mes joues s'amincissent. J'attends de perdre mon visage d'enfant. J'attends de grandir même si j'ai l'impression d'être déjà vieille. J'attends que la voix de mon père me revienne. J'attends des autobus qui n'arrivent pas. J'attends des hommes qui ne me veulent pas. J'attends que mes blessures cicatrisent, que ma crise cesse, que mes angoisses se taisent. J'attends le jour où j'arrêterai d'attendre.

Mon cœur fait un immense bond à chaque fois que mon téléphone sonne. Ce n'est jamais son nom qui apparaît sur l'écran. Je me dresse une liste de toutes les choses que je peux faire au lieu d'attendre un message qui n'arrivera jamais : apprendre à faire des tresses françaises, faire un tri de mes vêtements, écrire un livre en entier, appliquer un masque hydratant sur mes cheveux, me raser les jambes, apprendre une nouvelle langue, manger une boîte entière de biscuits et les vomir, prendre des nouvelles de ma mère...

*On va prendre un verre ce soir?* C'est enfin lui, je n'ai jamais été aussi heureuse de recevoir un message. Je ne réponds pas tout de suite, j'essaye de jouer la nonchalance, de feindre l'indifférence.

*Pourquoi pas,* que je lui écris vingt-huit minutes plus tard. J'ai tellement hâte de le voir.

Mes parents s'aimaient vraiment. Alors que les parents de mes amies divorçaient, qu'elles me décrivaient des disputes et des séparations remplies de haine, les miens agissaient comme des adolescents qui venaient de tomber amoureux pour la première fois. Je les entendais souvent rire, ils avaient toujours quelque chose à se dire, ils étaient toujours contents de se retrouver. Même quand mon père était en train de mourir, ma mère restait à côté de lui, lui tenait la main, lui racontait sa journée, et ils riaient. Et souvent, ils pleuraient ensemble, ma mère essuyait les larmes de mon père, l'a aidait à se moucher, lui caressait la tête pour le réconforter.

Toute ma vie, j'ai été témoin d'un grand amour. Je ne peux même pas rendre mes parents responsables de mon incapacité à conserver des relations amoureuses saines. Il n'y a que moi qui suis responsable de ça.

C'est lui qui choisit le bar pour notre *date*. D'habitude, j'arrive en retard, j'aime me faire attendre, j'aime qu'on me remarque quand je rentre. Mais je suis la première à arriver. Je m'installe seule au comptoir, qui est collant sous mes avant-bras. Le bar est rempli d'hommes qui ont deux fois mon âge, j'en remarque certains qui se lèchent les lèvres, ils m'observent en riant entre eux. Ma robe noire est trop serrée, trop courte, mes cheveux sont trop longs, mon rouge à lèvres est trop rouge. Finalement, je n'ai plus envie de me faire remarquer. Je lui en veux de ne pas être là. En l'attendant, je me demande s'il en vaut vraiment la peine, si je ne ferais pas mieux de quitter ce bar qui me donne la nausée.

Enfin, il rentre et j'oublie ce qui m'entoure. J'oublie qu'il a plus de trente minutes de retard. J'oublie qu'il a choisi un bar sale avec un éclairage fluorescent qui ne m'avantage pas. J'oublie qu'il n'a même pas pris la peine de porter un t-shirt propre. Nos regards se croisent, il me fait un clin d'œil, j'ai l'impression d'être éblouie par le bleu de ses yeux. Ce sont des yeux qui me donnent envie de recommencer à écrire des poèmes d'amour. Il pourrait devenir la muse qui inspire mes récits. Je pourrais lui dédier chacune de mes rimes. J'ai envie de l'impressionner avec des mots compliqués. De recommencer à mettre des cœurs sur mes *i* pour que son prénom soit décoré d'amour.

Je lui dis *allô* timidement. Il ne me répond pas, il prend mon visage et m'embrasse. Mon haleine de menthe se mélange à la sienne, qui goûte la bière et la cigarette. J'entends encore les hommes derrière nous ricaner mais, mis-à-part lui, plus rien n'existe.

C'est tout le temps moi qui gâche les choses dans mes relations amoureuses. Je m'ennuie rapidement. À chaque fois que je ressens des papillons dans mon ventre, ils finissent toujours par me remonter dans la gorge. Dès que tout devient trop beau, que tout devient trop prévisible ou trop facile, je ne suis plus heureuse. J'ai tendance à crier fort, à pleurer de colère, à devenir froide et indifférente. Je ressens le besoin de vomir mes papillons avant de passer à autre chose, à une autre relation que je vais gâcher aussi, par habitude.

Toutes les relations, sauf celle-ci. Celle-ci, je n'ai pas le droit de la gâcher.

On quitte le bar ensemble. On marche bras dessus, bras dessous jusque chez moi. Je parle beaucoup. Lui n'est pas très bavard, mais il rit à chacune de mes blagues et ça me rend heureuse. Je comble chacun de ses silences par mon humour. À chaque fois qu'il sourit, je le trouve encore plus beau. J'ai envie de lui.

On s'enroule dans mes couvertures pour recouvrir nos corps nus. Il embrasse ma paupière gauche puis ma paupière droite. Il est tellement parfait qu'il mérite un nouveau matelas, des draps neufs qui n'ont jamais été salis par les corps d'autres hommes. J'enfouis mon nez dans son torse. Son odeur me berce et je m'endors.

Très tôt le matin, je sens son corps se décoller du mien. Mes yeux sont encore fermés, je fais semblant de ne pas me rendre compte de son départ. Je pourrais crier, pleurer, le supplier de rester encore un peu, mais je veux qu'il me trouve stable et rationnelle. Je cache mon visage dans mon oreiller pour qu'il ne voit pas mes larmes et je le laisse partir en silence.

Mon père et moi, on a les mêmes yeux couleur café. Bordés de cils noirs, nous avons le même regard sincère, transparent, qui trahit chaque émotion. Dans les yeux de mon père, on pouvait lire beaucoup de colère, de tristesse et de regrets mais aussi beaucoup d'amour. Il ne parlait jamais de ses états d'âme, il fallait toujours les deviner à travers ses yeux foncés.

La plupart du temps, je me sens fière de partager ses yeux. C'est un petit morceau de lui qui fait partie de moi. Mais certains jours, je ne suis même pas capable de me regarder dans le miroir. Parfois, quand je me démaquille, quand j'enlève les couches de mascara et crayon noir et que je redécouvre ces yeux couleur café, mon propre reflet me semble insupportable.

Je me réveille presque tous les matins en pleurant. La raison n'est jamais la même. Parfois, c'est parce que j'ai trop mangé la veille et je verse des larmes en pensant à tout ce que j'ai avalé. Parfois, c'est parce que je me rends compte que j'ai oublié l'anniversaire d'une amie et je m'en veux. Parfois, c'est parce que mon père me manque. Parfois, c'est parce que je me sens coupable de ne pas avoir répondu aux derniers messages de ma mère. Ses *j'espère que tu vas bien ma belle, donne-moi des nouvelles* qui restent sans réponse me font mal au cœur. Et puis parfois, c'est parce que je m'imagine tracer le contour de sa mâchoire avec mon doigt. Mais, je me réveille en pleurant quand il n'est pas là.

J'ai envie de le voir tous les jours, qu'il passe toutes ses nuits avec moi, mais je m'empêche de le voir jusqu'à ce que son absence devienne insoutenable. Je lui envoie un message quand il me manque trop, quand le bleu de ses yeux commence à s'effacer de ma mémoire.

On est devenu des habitués du bar crasseux situé à quatre rues de chez moi. On y passe des heures entières. Il me parle de lui, me raconte ses journées et des anecdotes sur son adolescence troublée. Il ne me pose pas beaucoup de questions, mais ça ne me dérange pas, je n'ai pas envie de l'interrompre. On se partage toujours un pichet de bière blonde, on commande toujours deux *shots* de tequila avec trois quartiers de lime chacun, puis on se partage toujours une cigarette en marchant jusque chez moi. Mon moment préféré, c'est quand il m'attrape la main et que nos doigts s'entremèlent. Mais c'est toujours lui qui laisse aller ma main en premier. C'est toujours lui qui se rhabille en premier. C'est toujours lui qui part à peine le soleil levé.

Mon père existe presque seulement dans mes souvenirs, je n'ai pas beaucoup de photos de lui.

Chez moi, j'ai des albums photos remplis à ras bord. Des photos de moi à la plage, des photos de moi dans ma petite chambre rose, des photos de moi où il me manque une dent, des photos de moi dans les bras de ma mère. C'est lui qui a pris ces photos, il voulait garder une trace de mon enfance.

Mais personne n'a pensé à le prendre, lui, en photo. Personne n'a pensé qu'un jour, on aurait besoin d'une trace de lui.

J'aimerais retenir tous les détails de nos nuits dans mon drap contour. J'aimerais retenir l'odeur de ses chemises, un mélange de détergent, de cigarette et de transpiration. J'aimerais retenir la chaleur de sa peau sous mes doigts. J'aimerais retenir son regard, ses yeux bleus qui se posent sur mon corps. J'aimerais retenir les frissons que je ressens quand il caresse ma peau que j'hydrate seulement pour lui. J'aimerais retenir tous les grains de beauté qui parcourent son dos. J'aimerais retenir la sensation de ses doigts autour de mon cou. J'aimerais retenir le goût de ses lèvres. J'aimerais retenir chacun de ses soupirs. J'aimerais retenir la manière dont il me chuchote que je suis belle. J'aimerais le retenir lui au complet, pour qu'il ne s'en aille plus jamais.

Mon amie Sarah insiste pour qu'on aille diner ensemble. Après avoir essayé de l'éviter plusieurs fois, j'ai fini par accepter. Je ne me souviens même pas de la dernière fois où je l'ai vue. J'ai peur qu'elle soit fâchée parce que je ne réponds presque jamais à ses messages, parce que je ne prends jamais le temps de la voir, parce que je ne suis pas venue à son *party* d'anniversaire. Et j'ai peur qu'elle soit fâchée parce que j'ai déjà quinze minutes de retard alors qu'elle a choisi un restaurant dans mon quartier.

Dès que j'arrive, elle se jette dans mes bras. *Je suis tellement contente de te voir*, qu'elle me dit en souriant. Elle me demande comment je vais et semble vouloir une réponse sincère. Je ne sais pas quoi répondre à cette question. Je lui dis que tout va bien, que ça va mieux. Elle semble soulagée de l'entendre. On parle pendant longtemps, on a plein de choses à se dire. Elle ne me blâme pas pour toutes les fois où je ne lui ai pas répondu. Elle me dit qu'elle comprend, qu'elle est contente de me voir ce soir, qu'elle aimerait qu'on se voie plus souvent.

Mon téléphone posé sur la table vibre plusieurs fois. *Je suis au bar, viens suivi de j'ai envie de te voir maintenant*. J'ai juste mangé trois bouchées de mes pâtes au pesto, mais je n'ai plus faim. Je dis à Sarah que je dois partir, que je vais lui faire un virement pour la facture, qu'on se revoit bientôt. Je ne lui laisse pas le temps de me répondre.

*Je suis en chemin, j'arrive.*

J'ai glissé ma bague d'humeur à mon petit doigt ce matin. Au contact de ma peau, elle est devenue rose (amoureuse).

Il est encore dans mon lit. C'est rare qu'il passe la nuit entière ici. Mais pour une fois, on s'est endormi ensemble. J'aimerais le réveiller, lui chuchoter *regarde, je t'aime, c'est ma bague qui me l'a dit.* Je me glisse à côté de lui en fixant ma bague. Je me demande quelles sont les chances que lui aussi soit amoureux de moi. Je pourrais lui glisser ma bague d'humeur au doigt pour le savoir, mais je n'ose pas. Je ne veux absolument pas le réveiller. Je sais que s'il se réveille, il part.

Je pourrais lui nommer une par une toutes les raisons pour lesquelles il devrait m'aimer.

Je garde mes cheveux trop longs parce que je sais qu'il adore y passer les doigts. Nos signes astrologiques sont compatibles. Je sais marcher avec des talonsridiculement hauts. J'asperge mon lit d'huile essentielle à la verveine pour que son sommeil soit paisible. Avec ma langue, je suis capable de faire des nœuds dans des tiges de cerises. Je lui envoie plein de messages écrits en majuscules parce que c'est à lui que je pense quand j'ai trop bu. Quand il dort chez moi, je lui laisse toujours l'oreiller le plus confortable. J'ai tout le temps des menthes dans mon sac à main. Je connais sa couleur préférée et tous les prénoms de ses animaux de compagnie décédés au fil des années. J'ai un excellent sens de l'humour. Je réponds à ses messages aussitôt qu'il les envoie, pour ne jamais le faire attendre. Je dis toujours *oui* à chacune de ses demandes.

J'ai peur qu'il ne se laisse convaincre par aucune de ces raisons.

Ma mère m'a demandé de venir l'aider à trier les vêtements de mon père, quelques mois après sa mort. Elle ne voulait plus voir ni ses chemises, ni ses chandails, ni ses pantalons à chaque fois qu'elle ouvrait les placards.

Assise sur son lit, je n'ai pas été capable de l'aider. Je l'ai juste regardée pendant qu'elle vidait des étagères entières de vêtements soigneusement pliés. À chaque fois qu'elle saisissait un nouveau morceau, elle le reniflait en versant quelques larmes, comme si elle espérait retrouver l'odeur de mon père.

Elle m'a demandé si je voulais garder quelque chose. J'ai pioché un vieux t-shirt blanc avec un logo délavé dans un des sacs remplis à ras bord. Dès que je suis rentrée chez moi, je l'ai enfoui au fond de mon tiroir à pyjama.

Ça nous a pris seulement trois heures pour mettre toute sa vie, toutes ses affaires accumulées au fil des années dans des sacs poubelle, en direction du centre de don le plus proche.

En rangeant ma bague d'humeur dans ma boite à bijoux il y a quelques jours, j'ai retrouvé le collier orné d'un petit œil bleu. Je ne l'ai pas porté depuis que ma mère me l'a offert pour mon anniversaire.

J'ai envie de lui donner une chance. Je l'ai attaché autour de mon cou et je ne le retire plus depuis.

Je l'imagine m'aimer tellement qu'il porterait fièrement un collier doré avec mon initiale gravée dessus. Ou je l'imagine m'aimer au point de se faire tatouer, sur le bras, mon prénom entouré d'un cœur.

Ça serait un avertissement pour toutes les filles qui viendraient après moi, un signe qu'il m'aimait si fort qu'aucune d'entre elles ne pourra jamais me remplacer.

Si un jour il me dit qu'il m'aime, je lui tatouerai moi-même mon prénom avec une aiguille et de l'encre de Chine.

Cette nuit, j'ai rêvé pour la première fois depuis plusieurs mois. Il y a quelques jours, mon médecin m'a conseillé d'arrêter de prendre des somnifères, parce qu'à force de les prendre aussi souvent, j'allais développer une dépendance.

Dans mon rêve, je perdais toutes mes dents. Je passais la langue sur mes gencives et j'avalais mon sang sans comprendre ce qui m'arrivait. Puis je perdais mes cheveux, mes sourcils et mes cils. C'est en passant mes doigts sur mon crâne tout lisse que j'ai commencé à hurler. Dans mon rêve, je n'étais plus belle. Et si je ne suis plus belle, je ne suis plus rien.

J'ai renouvelé ma prescription de somnifères ce matin. Je préfère avoir une dépendance plutôt que de recommencer à rêver régulièrement.

Ma mère me réveille ce matin en tapant vigoureusement à la porte de mon appartement. *Ça fait plus d'une semaine que je n'ai pas de nouvelles de toi*, qu'elle me dit. J'arrive à lire toute son inquiétude dans ses yeux. Je la laisse entrer et je l'entends soupirer devant l'état de mon appartement. Elle ramasse mes vêtements qui traînent par terre et commence à les plier en me demandant pourquoi je ne réponds ni à ses appels, ni à ses messages. Je ne sais pas quoi lui dire, elle a raison d'être inquiète. Je me sens coupable de ne jamais lui répondre. J'aimerais savoir la calmer, pouvoir effacer toutes ses peurs. Mais je n'ai jamais les bons mots pour la soulager donc je préfère rester silencieuse.

Elle ouvre mes fenêtres pour aérer et asperge mon lit défaït de désodorisant. Elle me sert un bol de céréales, je prends une bouchée pour lui faire plaisir et je laisse le reste ramollir. Pendant que je fais semblant de manger, elle range mes vêtements dans ma commode, lave mes assiettes sales et les essuie avant de les placer dans mes placards. Elle s'occupe de moi comme si j'étais une enfant, mais je suis trop vieille pour ça. En plus, je ne lui ai rien demandé.

Elle s'approche de mon lit, me dit qu'elle va changer mes draps, mais je l'en empêche. Pour qu'elle parte, je lui promets de l'appeler plus souvent, de faire un effort pour répondre à ses messages. Mais elle sait aussi bien que moi que je mens.

Après la mort de mon père j'ai longtemps cru que j'allais le revoir. Je m'attendais à le croiser à un coin de rue, assis à un café en train de lire ou à un arrêt de bus. Je le cherchais partout, c'était plus fort que moi. Je me disais que c'était peut-être une erreur, qu'on avait mal compris, que mon père n'était pas décédé, qu'il allait mieux, qu'il était même guéri.

Aujourd'hui, mes yeux ne cherchent plus mon père autant qu'avant. Mais quand je vois une silhouette similaire à la sienne ou quelqu'un conduire la même voiture que lui ou porter un chandail bleu pareil au sien, pendant quelques secondes, je ne peux plus respirer.

C'est la première fois qu'il m'invite chez lui. Je suis presque gênée d'être là. Il nous sort de notre routine, il change nos habitudes et ça me déstabilise. Je bois mon troisième verre de vin pendant qu'il cuisine une quiche aux courgettes, une recette qu'il a apprise avec sa grand-mère. Je me sens privilégiée parce qu'il cuisine pour moi, parce qu'il me parle de sa famille, parce qu'il me regarde souvent dans les yeux en souriant.

Je n'aime pas les courgettes, mais je mange tout ce qu'il y a dans mon assiette. On vide une deuxième bouteille de vin. On parle fort, on rit beaucoup, on s'embrasse longtemps. Il est aussi heureux que moi, je crois.

J'ai de la difficulté à m'endormir dans son lit. J'en profite pour l'observer, pour regarder sa poitrine monter et descendre à chacune de ses respirations, pour écouter chacun de ses soupirs. Je l'imagine rêver à moi. Je m'imagine danser sous ses paupières fermées.

Ça fait trois semaines que je m'occupe de la plante de ma voisine partie en vacances, et elle est encore en vie. Je n'oublie jamais de l'arroser, je lui donne un supplément vitaminé deux fois par jour et je lui raconte mes journées. Ça veut dire que je suis capable de m'occuper d'autre chose que de moi, et j'en suis fière.

Je pense que je suis prête à avoir un enfant.

Avec lui, j'essaye de ne pas perdre patience. Je garde mon calme, même quand il ne me répond pas pendant des heures, même quand il est en retard, même quand il est de mauvaise humeur. Je ne crie pas, je ne pleure pas, je ne lui reproche rien. Je n'ai surtout pas envie qu'il me trouve difficile ou qu'il dise à ses amis que je suis hystérique ou trop sensible. Je refoule chacune de mes émotions et je lui dis que ce n'est pas grave, que je comprends, que ça m'est égal.

J'ai mal aux joues à force de sourire poliment, sans jamais lui dire ce que je pense vraiment.

L'avantage de rester dormir chez lui, c'est qu'on passe nos matins ensemble. Je me réveille avant lui pour brosser mes cheveux et pour réappliquer discrètement du baume à lèvres teinté. Puis, je me glisse à côté de lui pour faire semblant qu'on ouvre les yeux exactement au même moment.

On va toujours déjeuner au restaurant au coin de sa rue. On se partage une montagne de gaufres et on boit du café filtre à volonté. Le matin, il ne parle pas, il n'est jamais de bonne humeur, mais ça ne me dérange pas. J'ai pris l'habitude de saisir le journal du jour en rentrant dans le restaurant et pendant qu'il mange ses gaufres en silence, je lis nos horoscopes.

Dans la rue, il m'embrasse sur le front, et me murmure un *bye* rapide avant de rentrer chez lui. Puis je marche jusqu'à chez moi sans écouteurs pour rejouer, dans ma tête, notre soirée.

Ces matins me font oublier que je ne dors pas bien dans son lit. Ils me font oublier que souvent, je me réveille triste. Ils me font oublier que je ne suis pas certaine de ses sentiments envers moi. Ces matins sont devenus mes préférés parce qu'ils me donnent l'impression que notre relation existe réellement, ailleurs que dans nos lits.

Je ne comprenais pas l'expression *tomber en amour*, jusqu'à maintenant. C'est avec lui que j'ai appris ce que ça voulait dire. J'ai réellement trébuché contre cet amour. Je me suis écorchée les genoux et les paumes des mains tellement je suis tombée fort.

Je ne pense pas être capable de m'en relever.

Quand j'étais enfant, j'avais supplié mon père de repeindre ma chambre. On était allés ensemble choisir ma nouvelle couleur et on s'était disputé parce qu'il n'aimait pas le rose que je voulais. *Tu choisis une couleur d'enfant. Dans un an, tu vas encore me demander de repeindre ta chambre au complet pour la changer*, qu'il m'avait dit. Je lui avais promis que je ne changerais jamais d'avis, que j'allais aimer cette couleur pour toujours, que je ne lui demanderais plus jamais de repeindre mes murs. Mon père avait mis deux jours pour peindre ma petite chambre, il s'arrêtait souvent parce que l'odeur chimique de la peinture lui donnait mal à la tête. Ma mère m'avait aussi acheté des draps d'un rose identique, pour que tout soit assorti. Quelques mois plus tard, j'avais fini par détester cette couleur, mais je n'ai jamais osé le dire à mon père. Je ne voulais pas lui donner raison.

En déménageant dans mon nouvel appartement, je n'ai pas réussi à choisir une couleur et j'ai rapidement abandonné le projet de repeindre mes murs blancs. Allongée dans mon grand lit d'adulte où je ne dors jamais bien, je repense souvent à ma chambre d'enfant. Je m'imagine parfois me glisser dans mon petit lit aux draps roses et enfin m'endormir paisiblement.

Je n'arrive pas à me souvenir de sa couleur préférée. Ni de son plat, ni de son livre, ni de son film préféré. Je ne sais plus s'il préférait le sucré ou le salé. Je ne sais pas s'il aimait les fleurs ou les plantes, et si oui lesquelles. Je ne sais pas quelle saison était sa préférée. Je ne sais pas s'il aimait la pluie autant que moi ou s'il préférait la chaleur de l'été.

Allongée par terre sur le plancher de ma salle de bain, je suis triste. J'aurais dû lui poser plus de questions, j'aurais dû noter ses réponses quelque part, j'aurais dû me souvenir de tout sur lui. C'est comme si j'avais oublié mon père.

Hier soir, cachés sous mes couvertures, on s'est amusés à compter nos anciennes blessures. Je lui ai montré les traces foncées sur mes genoux que j'ai écorchés quand j'étais enfant et l'immense cicatrice blanche sur ma cuisse. Il a passé un doigt sur la bosse de mon nez que j'ai brisé il y a quelques années. Et j'ai embrassé sa seule cicatrice, en dessous de son œil droit. À ce moment-là, je me suis dit qu'il pourrait guérir toutes mes blessures. Mais je ne pense pas qu'il en ait envie. De toute façon, je veux qu'il aime seulement les belles parties de moi.

Je lui ai chuchoté que je l'aimais, mais il dormait déjà. Et quand je me suis réveillée ce matin, il n'était plus là.

Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime.  
Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime.  
Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime.  
Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime.  
Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime.  
Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime.  
Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime.  
Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime.  
Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime.  
Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime.  
Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime.  
Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime.  
Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime.  
Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime.  
Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime.  
Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime.

(Si je l'écris suffisamment de fois, peut-être que ça deviendra vrai.)

Toute ma vie, mon père a pris soin de moi silencieusement. Quand je m'endormais sur le canapé, il retirait les bracelets et les élastiques à cheveux laissés autour de mes poignets pour que mon sang circule correctement. Il grattait le sel des bretzels avant de me les donner pour que ça devienne une collation santé. Il remplissait la bouteille d'eau à côté de mon lit pour que je puisse boire quand je me réveillais au milieu de la nuit. Il écrivait mon nom dans mes livres pour qu'ils ne se perdent pas quand je les apportais à l'école. Il m'achetait une tablette de chocolat au caramel à chaque fois qu'il sortait faire des courses. Il venait toujours me chercher en voiture pour que je ne prenne pas l'autobus qui me donnait la nausée.

S'il n'a pas répondu à mes messages, c'est parce que son téléphone est déchargé. S'il ne reste pas dormir chez moi, c'est parce qu'il trouve mon lit trop petit pour son corps élancé. S'il ne me dit pas que je suis belle, c'est parce qu'il n'aime pas ce que je porte ou la manière dont j'ai attaché mes cheveux ou la nouvelle couleur de mes ongles. S'il ne me dit pas qu'il m'aime, c'est parce qu'il a peur de ses sentiments. S'il part tôt le matin, c'est parce que ses journées sont vraiment occupées. S'il est silencieux, c'est parce que je parle trop. S'il est de mauvaise humeur, c'est parce qu'il est fatigué.

Je lui pardonne tout. C'est parfois ma faute, mais jamais la sienne.

Ça fait cinq semaines que je ne l'ai pas vu. Il ne répond à aucun de mes messages, même quand je lui envoie des photos de moi dans mon ensemble de sous-vêtements rouge (son préféré).

Je ne quitte plus mon appartement. Mes cheveux sont gras. Je porte le même pyjama depuis plusieurs jours. Je ne me nourris que de gaufres surgelées aux pépites de chocolat. Je passe mes journées entières à pleurer. Je ne comprends pas ce que j'ai fait pour qu'il se désintéresse de moi.

Demain, je vais laver mes cheveux. J'irai m'acheter une nouvelle robe, et peut-être aussi des nouvelles chaussures. Demain, je parlerai moins. Demain, je ne mangerai rien. Demain, je ne pleurerai pas. Demain, je remettrai du maquillage et j'appliquerai du vernis rouge au bout de mes doigts. Demain, je serai belle et peut-être qu'il me répondra.

J'ai fini par tuer la plante de ma voisine. De toute façon, je n'ai jamais voulu d'enfants.

Je rejoins mon amie Sarah dans un parc. Pour l'occasion, j'ai enfin quitté mon pyjama. Elle m'attend, assise sur un banc avec deux tasses de mon café préféré. Je m'assois à côté d'elle, on reste silencieuses quelques minutes pendant qu'on boit quelques gorgées de café. *Tu n'as pas l'air de bien aller*, qu'elle me dit. Je mords ma lèvre du bas pour retenir mes larmes. J'ai envie de tout lui raconter, de lui dire qu'elle a raison, que je ne vais pas bien, que j'ai de la peine.

Elle prend ma main dans la sienne et me regarde dans les yeux en hochant la tête. On reste longtemps assises sur ce banc, main dans la main sans rien se dire. Je n'ai pas besoin de lui expliquer, je sais qu'elle comprend.

J'ai entendu dire qu'il allait être à un *party* organisé par la seule amie que nous avons en commun. Je porte une robe rouge et des hautes bottes noires à talons, pour qu'il me remarque dès que je rentre. Mes cheveux sont propres, lisses et brillants. Mes joues sont roses, mais pas trop. Ce soir, je sais que je suis belle.

J'arrive en retard, je me sers un *shot* de tequila que j'avale en faisant une grimace. L'appartement est rempli de personnes que je ne connais pas. Je le cherche des yeux, partout. Mon estomac est vide et ma tête tourne déjà. J'ai peur qu'il ne soit pas là, que j'aie mal compris, que je sois belle mais que ça ne serve à rien.

Mes yeux le trouvent enfin, assis dans un coin. Je souris, c'est plus fort que moi. En m'approchant, je vois qu'il n'est pas seul. Je vois qu'il caresse, avec son pouce, la cuisse d'une fille blonde. Je vois qu'il s'approche de son oreille pour lui chuchoter quelque chose. Je vois qu'ils se lèvent ensemble et se dirigent vers le balcon. Il lui tient la main, emmêle ses doigts avec les siens.

Je rentre chez moi à pied, même s'il est tard. J'ai enlevé mes bottes qui me font trop mal, je suis en chaussettes sur le gravier froid. En arrivant dans mon appartement, je vomis mon unique *shot* et me glisse dans ma baignoire entièrement habillée. Je me recroqueville sur moi-même, comme pour me faire un câlin. J'essaye de me calmer seule, de me rassurer, mais je n'y arrive pas. Je réussis à attraper mon téléphone et j'appelle ma mère.  
*Est-ce que tu peux venir tout de suite, s'il te plaît?*

Je l'entends me répondre qu'elle arrive, j'entends le son de sa voiture qui démarre, elle me dit de continuer de lui parler. Mais ma tête tourne tellement que je m'endors dans ma baignoire vide.

Les rares fois où j'ai présenté des hommes dont j'étais amoureuse à ma mère, elle m'a dit que je n'aimais jamais pour les bonnes raisons. Elle ne les trouvait pas beaux, pas intéressants, elle ne leur faisait pas confiance. Elle ne trouvait qu'aucun d'entre eux n'était assez bien pour moi. Elle m'a souvent dit que je cherchais à tout prix à être aimée, que mon cœur était capable de s'emballer pour n'importe qui.

Je sais qu'elle a raison. J'aime fort, mais j'aime mal.

Je sens les mains de ma mère qui essayent de me tirer hors de ma baignoire. Elle arrive à me redresser pendant que j'ouvre les yeux difficilement. Ma bouche est tellement sèche que j'ai du mal à parler. Je lui marmonne un *merci d'être venue* pendant qu'elle retire ma robe tachée. Elle enlève mes bagues une par une, démaquille mes yeux et fait couler l'eau chaude. Elle lave mes cheveux, les séche et les brosse doucement comme quand j'étais enfant.

J'arrive enfin à me lever. Elle m'aide à mettre un pyjama propre, me couche dans mon lit et s'allonge à côté de moi. Elle me prend dans ses bras, caresse mes cheveux et essuie les larmes qui coulent sur mes joues. *Je vais toujours être là*, qu'elle me chuchote avant de s'endormir. Je reste réveillée longtemps, je n'arrive pas à dormir. Mais au moins, je ne suis plus seule.

Quand j'étais enfant, ma mère me coiffait tous les matins avant de me déposer à l'école. J'ai toujours aimé qu'elle brosse mes cheveux, qu'elle applique une huile parfumée sur mes pointes abimées, qu'elle me fasse des tresses avec ses doigts agiles. Elle n'oubliait jamais notre rituel matinal, même si elle était pressée, même si elle était en retard, même si elle était fatiguée.

C'est l'odeur sucrée des crêpes et du café frais qui me réveille ce matin. Ma mère est en train de préparer à déjeuner dans ma minuscule cuisine. Elle utilise des ingrédients que je ne savais même pas que j'avais, j'espère que ce qu'elle a trouvé dans mon frigo est encore frais. Je me rends compte que pour rentrer dans ma robe rouge, je n'avais presque rien mangé depuis deux jours. J'ai tellement faim que mon ventre me fait mal.

Ma mère place des assiettes remplies sur la table pendant que je me sers une immense tasse de café brûlant. On s'assoit l'une en face de l'autre, elle verse beaucoup trop de sirop sur mes crêpes et me sourit. Je sens qu'elle veut me poser plein de questions, mais je n'ai toujours pas envie de parler. Je finis tout ce qu'il y a dans mon assiette, je lèche même mes doigts collants de sirop. Ça fait longtemps que je n'ai pas eu autant d'appétit.

Je me demande ce que mon père aurait pensé de cet homme que j'aime autant. Je me demande s'il aurait compris pourquoi j'aime aussi fort. Je me demande s'il m'aurait jugée pour mes mauvaises décisions. Je me demande s'il m'aurait crié dessus pour me secouer, pour que j'arrête de faire n'importe quoi. Je me demande s'il m'aurait trouvée ridicule dans mes jupes et mes robes trop courtes. Je me demande s'il se serait inquiété que je ne mange pas assez. Je me demande s'il aurait eu de la peine pour moi. Je me demande s'il aurait essuyé mes larmes avec autant de patience que ma mère.

Il y a quelques jours, j'ai lu que nos cheveux retiennent nos souvenirs, qu'ils conservent toutes nos peines, nos angoisses et nos regrets. Et que pour réussir à se débarrasser des anciennes émotions, il faut tout couper.

Je suis allée chez la coiffeuse ce matin. *Est-ce que tu es sûre que tu veux les couper aussi court? Tu as vraiment de beaux cheveux*, qu'elle m'a dit. J'ai hoché la tête, j'étais prête à laisser aller mes longs cheveux et tous les souvenirs qui s'y cachent.

Les cheveux qui me balayaient le milieu du dos il y a quelques jours, effleurent maintenant le haut de mes épaules. J'espère que les nouveaux souvenirs qu'ils vont retenir seront moins douloureux.

III

J'ai changé ma routine matinale. Je passe de l'eau glacée sur mon visage pour le faire dégonfler, je brosse mes cheveux emmêlés et j'enfile ma paire de jeans qui me va le mieux. Je n'envoie pas de messages désespérés, j'applique du maquillage quand j'en ai envie, j'ai recommencé à mettre un peu de sucre dans mon café.

J'essaye d'avoir de meilleures habitudes de vie.

Quand je dis que mon père est décédé, j'ai tendance à rendre les gens mal à l'aise. Leurs yeux évitent les miens, ils bégayent un *désolé* et restent silencieux en attendant que je dise que ce n'est pas grave et que je change de sujet en souriant.

Parfois, je parle de lui au présent, comme si de rien n'était. Je lui invente une vie entière pour éviter de dire la vérité, pour éviter des questions auxquelles je n'ai pas envie de répondre, pour éviter un malaise que je vais devoir dissiper.

Et puis parfois, je fais semblant qu'il est encore en vie seulement pour moi. Parfois, ça me fait du bien d'imaginer qu'il est là.

Je n'aime plus aucun de mes vêtements. Mes jupes sont soit trop courtes soit trop longues, les couleurs de mes robes ne me mettent pas en valeur, mes pantalons sont trop serrés. J'ai l'impression que plus rien ne me va.

Je sors de grands sacs poubelle noirs et je commence à les remplir. En vidant un tiroir, je retrouve, roulé en boule, le t-shirt blanc de mon père. Je le plie correctement et je le replace dans ma commode. Je n'ai pas envie de le porter, mais je suis incapable de m'en débarrasser.

Assise en sous-vêtements par terre, je fixe mon placard presque vide. Ça ne me rend pas triste de me séparer de mes vêtements. Je peux finalement prendre le temps de m'habiller pour moi.

*On se voit ce soir?* qu'il m'écrit, comme si tout était normal. Il ne s'excuse pas d'avoir ignoré mes messages pendant des mois, il ne mentionne pas la fille blonde, il ne me dit pas que je lui manque, que mon absence lui est absolument insoutenable.

Je pourrais l'appeler pour lui hurler dessus, ou lui répondre un immense paragraphe rempli d'insultes, ou céder en lui disant *d'accord, on se voit ce soir*. À la place, j'éteins mon téléphone et je me glisse dans mon lit.

À chaque fois que je me suis blessée, ma mère a nettoyé la plaie et appliqué un pansement coloré pour calmer la douleur.

En grandissant, j'ai compris que certaines blessures se soignent plus facilement que d'autres.

Je regarde ma mère peler des clémentines. En déchirant la peau du fruit avec ses ongles, elle s'amuse à faire des grosses spirales avec les pelures. J'engloutis les quartiers acidulés pendant que ma mère essuie le jus qui me coule sur le menton.

J'ai enfin envie de tout lui raconter. Je lui dis que j'aime quelqu'un qui ne m'aimera pas en retour. Que je pense tout le temps à mon père, que je n'arrive pas à me remettre de sa mort. Que j'ai envie de revoir mes amies, mais que j'ai peur de les avoir repoussées en les ignorant depuis trop longtemps. Elle m'écoute sans me couper la parole, elle patiente quand j'ai de la difficulté à compléter mes phrases et essuie les larmes qui s'échappent de mes yeux. J'ai l'impression de pouvoir recommencer à respirer.

J'ai toujours aimé observer les nuages. Quand j'étais enfant, je m'amusais à leur attribuer toutes sortes de formes, c'était un de mes jeux préférés. Je voyais des coeurs, des lapins, des choux fleurs, des tasses de thé... puis j'inventais des histoires drôles pour accompagner les formes qui défilaient devant mes yeux.

Quand je pointais du doigt les nuages et que j'expliquais à mon père ce que je voyais, il me disait que ma plus belle qualité, c'était mon imagination inépuisable. C'est le plus beau compliment que j'ai reçu.

Est-ce qu'il pense à moi? Est-ce qu'il se demande pourquoi je n'ai pas encore répondu à son message envoyé il y a six jours? Est-ce qu'il se souvient du goût de mes lèvres, de la chaleur de ma peau, de l'odeur de mes cheveux? Est-ce qu'il m'a déjà oubliée? Est-ce qu'il est tombé amoureux de la fille blonde? Pourquoi est-ce qu'il l'aimerait elle et pas moi? Est-ce qu'elle est plus belle, plus intelligente, plus intéressante que moi?

J'ai envie de lui envoyer un message, de lui dire de me rejoindre au bar, de lui dire que j'ai envie de lui. Mais combien de fois vais-je faire la même erreur avant de m'arrêter?

J'ai raté un appel de ma mère et j'ai sauvegardé son message vocal, au cas où. Sa voix à elle, je ne veux jamais l'oublier.

*T'es réveillé?* que je lui écris, à quatre heures du matin. Je ne peux pas m'en empêcher, j'ai besoin de le voir une dernière fois.

J'ai peur de ne pas recevoir de réponse. Je m'enroule dans mon attente. Je m'attache et me détache les cheveux plusieurs fois, je me ronge les ongles, je modifie sans cesse la disposition de mes oreillers. Mon téléphone sonne enfin : *je vais être là dans quinze minutes.*

Ma gorge se serre immédiatement, je commence à transpirer, tout mon corps me prévient : c'est une mauvaise idée de le voir.

J'ai une immense tache de naissance foncée qui part de mon épaule et qui recouvre mon sein gauche. C'est ce que je trouve de plus beau sur mon corps. Je crois que si je l'aime autant, c'est parce que c'est une beauté que je n'ai pas fabriquée moi-même, c'est une beauté qui échappe à mon contrôle.

Je peux compter sur mes doigts toutes les nuits qu'on a passées ensemble. Il n'a jamais remarqué ma tache de naissance.

Il arrive avec une bouteille de vin rouge de dépanneur. Il nous en verse deux verres en me parlant de lui. Il ne me demande même pas comment je vais, ne remarque même pas que je me suis coupé les cheveux. Je pourrais lui casser mon verre sur la tête tellement je suis agacée. Mais après quelques gorgées de vin, j'oublie tout et je l'embrasse. Je sais que je me casse les dents sur la route de cet amour à sens unique. Mais je décide d'ignorer la partie rationnelle de moi, juste une dernière fois.

Il lèche mes lèvres, embrasse mes paupières fermées, met ses doigts autour de mon cou et serre fort. J'aimerais qu'il puisse me déchirer la gorge pour y découvrir tous les poèmes d'amour qui y sont logés.

Il me dit que sa voiture est mal stationnée et se rhabille rapidement. *J'imagine qu'on va se revoir bientôt*, qu'il me dit sur le pas de ma porte. *Non*, que je lui réponds en souriant. Il n'a pas l'air de comprendre, je lui répète que non, on ne se reverra plus. Et je ferme la porte.

Le soleil se lève, je me prépare un café. Mes poèmes d'amour pourriront au fond de ma gorge, mais ce n'est pas grave, je sais que j'ai pris la bonne décision. Devant le miroir de ma salle de bain, je vois les traces de ses doigts autour de mon cou. Je mords mes lèvres pour ne pas pleurer. Elles goûtent encore mon café sucré.

J'ai enfin choisi une couleur pour les murs de mon appartement. Un jaune très pâle, pour que ça soit lumineux.

J'ai demandé à Sarah et à sa sœur de venir m'aider à tout repeindre. Assises toutes les trois sur mon lit, on admire notre travail de peinture en riant. Nos mains, nos joues, nos jambes sont tachées de jaune. On trouve que nos corps sont tout aussi lumineux que mes murs.

La pizza qu'on a commandée arrive, j'ouvre une bouteille de vin blanc, Sarah met de la musique. Je me rends compte que c'est la première fois que j'invite des amies dans cet appartement. C'est quelque chose que je devrais faire plus souvent.

Les traces de ses doigts sur mon cou ont complètement disparu. Ce matin, j'ai changé mes draps salis par nos corps. Je me relève doucement de cet amour.

Je lance un appel vidéo avec ma mère. Elle répond rapidement, me demande ce qui ne va pas, mais je reste silencieuse pendant que de grosses larmes roulent sur mes joues. Elle ne pose pas de questions, elle comprend que je n'ai pas envie de parler, que j'ai juste besoin de la voir devant moi. On reste longtemps silencieuses, comme ça, jusqu'à ce que je me sente mieux.

*Quand il est trop tôt pour en parler, on peut toujours se regarder pleurer, qu'elle m'écrit aussitôt après avoir raccroché.*

Je n'ai plus envie de rire à des blagues que je ne trouve pas drôles. Je n'ai plus envie de mettre du rouge à lèvres rouge juste pour avoir l'impression d'être désirable. Je n'ai plus envie de me faire dire que j'exagère quand j'exprime une émotion. Je n'ai plus envie de porter des sous-vêtements assortis. Je n'ai plus envie d'avoir peur de mes propres rêves. Je n'ai plus envie de me priver de nourriture pendant deux jours pour rentrer dans des vêtements trop petits. Je n'ai plus envie de parler doucement pour ne pas déranger. Je n'ai plus envie de baisser les yeux par gêne ou par fausse modestie. Je n'ai plus envie de mentir, ni à moi-même, ni aux autres.

J'ai le souvenir d'une soirée de fin d'été, assise sur le porche de notre maison avec mon père. On mangeait des olives, lui les noires et moi les vertes, pendant que je lui parlais du livre que j'étais en train de lire. Je lui disais que c'était certain qu'il allait l'aimer, lui aussi, que je lui prêterais quand j'aurais terminé, que je lui ai même déjà surligné des passages importants.

Cinq jours plus tard, mon père avait été admis à l'hôpital. À chaque fois que je mange des olives vertes, je repense à cette dernière soirée où tout était encore normal.

Ma mère m'apprend à faire une lasagne végétarienne. Elle me demande si je vais mieux pendant que je coupe des poivrons rouges et qu'elle râpe du fromage. On parle longtemps, je lui raconte mes dernières semaines. Je lui explique que j'ai enfin mis un terme à cette relation qui m'a fait trop de mal, je lui décris la nouvelle couleur de mes murs d'appartement, je lui demande si elle, elle se souvient de la couleur préférée de mon père et je lui demande quelle est la sienne (mauve).

Il est tard, je reste dormir chez ma mère au lieu de rentrer chez moi. On remet sur mon lit d'enfant mes anciens draps. Je m'allonge, je contorsionne mon long corps pour ne pas dépasser du lit. Je suis fatiguée, mais j'ai du mal à m'endormir sans mes somnifères. Je compte les boutons de roses sur mes rideaux, je me récite la recette de lasagne pour ne pas l'oublier, je pense à quelle sera la prochaine couleur de mes ongles... Je sors de ma chambre et je vais rejoindre ma mère dans la sienne. Je me glisse dans son lit, je colle ma joue contre son dos, et je m'endors presque immédiatement.

Je pense à ma meilleure amie d'enfance, à qui je n'ai pas parlé depuis des années. Je me souviens de la fois où on a toutes les deux perdu une dent en même temps, je me souviens de nos *sleepovers* où on ne dormait pas parce qu'on parlait trop, je me souviens de nos paquets de bonbons qu'on partageait de manière égale pour éviter de se disputer. Je me demande si on ne se parle plus à cause de moi ou à cause d'elle, ou parce qu'en quittant l'enfance, notre amitié s'est épuisée.

*Allô, juste te dire que tu me manques et que je pense à toi*, que je lui écris. *Tu me manques aussi, on se voit demain soir?* qu'elle me répond aussitôt.

J'ai récupéré l'attrape-rêve qui était accroché dans ma chambre d'enfant. Je l'ai placé au-dessus de mon lit. Si je rêve à mon père, peut-être qu'il réussira à capturer un petit morceau de lui.

J'arrive chez ma meilleure amie d'enfance en fin d'après-midi. Par nostalgie, j'ai rempli mon sac de paquets de bonbons de saveurs différentes. Affalées sur son canapé, on regarde un film qu'on a déjà vu mille fois en engloutissant nos bonbons et en récitant les répliques qu'on connaît par cœur. Pendant quelques heures, c'est comme si rien n'avait changé, j'ai l'impression que nous n'avons pas vieillies. Assises ensemble, j'oublie que je suis triste, j'oublie l'homme qui ne m'aime pas, j'oublie que mon père n'est plus là.

Assise sur un banc glacial, j'attends mon autobus. Deux filles parlent fort à côté de moi, je mets ma musique sur pause pour écouter leur conversation. L'une d'entre elles raconte à l'autre son dernier voyage au bord de la mer. Elle lui parle de sa valise rose remplie de maillots multicolores, des mojitos à la menthe qu'elle a bus sans s'arrêter, des hommes qu'elle a embrassés, des coups de soleil qui recouvrent sa peau.

La dernière fois que je suis allée au bord de la mer, je devais avoir environ dix ans. Je voulais seulement manger des ananas et des beignets au sucre, et j'avais supplié mes parents de me donner de l'argent pour que je puisse me faire faire des tresses sur la plage. Je me souviens que mon père portait un maillot vert avec des fleurs mauves, et que la peau de ma mère était restée rouge, plusieurs semaines après notre retour.

Peut-être que moi aussi, je pourrais partir en vacances à la plage. Peut-être que ma mère aurait envie de venir avec moi. On pourrait siroter des cocktails trop sucrés pendant que nos peaux deviennent dorées. Les deux filles descendant quelques arrêts avant le mien, je remets mes écouteurs et je m'imagine déjà passer mes doigts dans le sable chaud.

Assise dans ma baignoire, je regarde la peau de mes doigts se rider dans l'eau. Ce soir, je suis triste. Je repense aux olives vertes et noires, aux yeux couleur café, aux cours de conduite, au gâteau orange-chocolat, à ma bague d'humeur, aux tours en voiture, au grand lit d'hôpital...

Je pose ma tête sur mes genoux mouillés, je prends de grandes respirations pour me calmer, je sais que bientôt, mes pensées seront moins agitées. J'attends que mes émotions passent, qu'elles coulent hors de moi et qu'elles disparaissent dans l'eau.

Je pense que je suis prête à embrasser de nouvelles lèvres.

Ma mère sort une grosse tarte chocolat-amandes du four. Elle m'a acheté des bougies et en place vingt-trois autour du gâteau. Mes amies proches sont là, elles chantent pendant que ma mère me prend en photo avec le chapeau pointu amené par Sarah.

Ma meilleure amie d'enfance tamise les lumières, je mets les *hits* préférés de notre adolescence et on danse longtemps en riant. À trois heures du matin, on est encore en train de finir les miettes de la tarte chocolat-amandes, de rire fort, de boire des *rum and coke* en faisant des prédictions sur ce qui va m'arriver pendant cette nouvelle année de ma vie.

Ma mère nous dit qu'elle va se coucher, qu'elle est épuisée par les festivités. Elle nous dit qu'on peut rester dormir, si on veut, que le lendemain matin, elle nous fera du pain doré. On attrape plein de coussins et de couvertures, on se couche sur le grand tapis du salon sans se changer, ni se démaquiller. Avant de s'endormir, elles me chantent une dernière fois *bonne fête*.

Ça me fait du bien de les avoir tout près de moi.

Une amie qui me dit *texte moi quand tu rentres*. Ma mère qui me cuisine mes plats préférés. Sarah qui connaît ma commande de café par cœur. Ma meilleure amie d'enfance qui répond toujours à mes messages et mes appels, à n'importe quelle heure. Toutes les cartes d'anniversaire, de Noël, de Saint-Valentin reçues au fil des ans. Ma mère qui me caresse les cheveux. Sarah qui m'a donné sa chemise rose pâle, parce qu'elle sait que je l'adore. Une amie qui me fait assez confiance pour lui couper les cheveux. Ma mère qui m'a toujours laissé la dernière part de gâteau. Une amie qui continue de prendre de mes nouvelles, même si je réponds une fois sur deux. Ma meilleure amie d'enfance qui me partage une chanson qu'elle aime. Ma mère qui répond tout le temps à mes appels vidéo, même si c'est juste pour me regarder pleurer. Toutes les fois où mes amies m'ont fait rire jusqu'aux larmes. Ma meilleure amie d'enfance qui m'envoie des photos de couchers de soleil orange et rose. La fois où Sarah m'a tenu les cheveux pendant que je vomissais tout ce que j'avais bu. Une amie qui me texte *j'étais heureuse de te voir ce soir* aussitôt qu'on se quitte. Ma mère qui a la patience de m'apprendre à cuisiner. Sarah qui me laisse toujours la dernière bouchée d'un plat qu'on partage, même si elle la veut aussi. Ma meilleure amie d'enfance qui vient me chercher en voiture, parce qu'elle sait que j'ai peur de conduire. Ma mère qui me coupe des fruits. Ma mère qui me tient la main quand je suis malade. Toutes les fois où mes amies m'ont comprise sans que j'aie à parler.

Je suis chanceuse, finalement. Des preuves d'amour préférées, j'en ai plein.

En me démaquillant, j'étais contente de redécouvrir mes yeux couleur café.  
Je me suis regardée longtemps dans le miroir de ma salle de bain. Je me suis trouvée belle.

En me couchant, mes yeux se sont remplis d'eau, j'avais un cil dans l'œil gauche. Je l'ai pris comme un signe. J'ai attrapé mon cil entre mon pouce et mon index, puis j'ai murmuré :

*Mon souhait, c'est d'être bien.*

Et j'ai soufflé.

## J'AI UN TROU DANS LE CŒUR QUE JE RÊVE DE COLMATER

*S'il-te-plaît, pense à moi  
Quand tu voudras laisser tomber  
S'il-te-plaît, relève-toi  
Il y a tant de chansons qu'on n'a pas chantées  
Septembre reviendra  
Pomme*

papa

va mourir

cette nuit

Je me tiens sur le bord d'une falaise, je sens le vide sous mes pieds. Une sensation de vertige, dont je ne peux pas me défaire, traverse tout mon corps. Je glisse, je tombe, je hurle. Mais j'arrive à me réveiller avant que ma tête ne frappe le sol. C'est le premier rêve que j'ai fait lorsque j'ai commencé à écrire mon texte de création. Et c'est exactement cette sensation de vertige qui m'a habité tout au long de la rédaction de ce mémoire, une sensation dont je ne me suis pas encore tout à fait libérée.

Je commence l'écriture de cet essai en tâtonnant. J'y entre comme dans une maison familière couverte de poussière et dont je prends la responsabilité. Je dois la rendre propre, belle. C'est à moi de passer le doigt sur les meubles, de tirer les rideaux, d'ouvrir les fenêtres. J'entame ce travail doucement, minutieusement, soigneusement. Je veux bien faire les choses.

Pour écrire cet essai je me suis mise à piocher dans toutes sortes de formes et de matériel d'écriture : un peu dans mes rêves que je note rigoureusement, un peu dans mes journaux, un peu dans mes souvenirs. La réalisation de cet essai est inenvisageable si je n'utilise pas tous les autres gestes créatifs que j'entreprends.

Dans mon journal intime d'adolescente, entre les ragots de l'école, les secrets confiés et les réflexions formulées, j'écris ces trois mots : *Papa va mourir*. Puis, plus rien. L'écriture s'arrête là. Jusqu'à ce que je décide de la reprendre, dix ans plus tard. Jusqu'à ce que je me sente enfin capable d'écrire, de remplir ces blancs que j'ai volontairement laissés par peur, par peine, par deuil.

Je commence cet essai comme j'ai commencé ma création : par des mots qui sont durs, par une réalité qui me fait mal. Je sors ces mots de moi, je place les plus difficiles en premier, dans l'espoir que l'écriture devienne plus facile par la suite. Je les écris rapidement, pour m'en débarrasser, pour qu'ils ne m'encombrent plus.

Je n'aurais jamais cru choisir d'écrire sur mon père, sur sa maladie ou sur sa mort après avoir tenu ces sujets loin de moi pendant des années. L'écriture m'a essoufflée, j'en sors drainée. J'ai l'impression d'avoir fourni un effort phénoménal en mettant des mots sur ce deuil, mais ça m'était nécessaire. Dans cet essai, j'ai envie de retracer le chemin de mon écriture, de me replonger dans mes blancs et dans mes silences, malgré la douleur. Car c'est là que ce texte s'est construit.

Aujourd'hui, je vois *Arracher les faux-cils* comme le dernier au revoir à mon père. C'est comme si, après avoir écrit cette histoire, après lui avoir offert un « cercueil de papier<sup>1</sup> », j'étais maintenant prête à le laisser aller. « Je sais maintenant que mon deuil sera *chaotique*<sup>2</sup> », écrit Roland Barthes dans son *Journal de deuil*. Je me demande si d'avoir complété l'écriture de mon texte, alors que je me croyais incapable de le faire, signe la fin du chaos, la fin d'un deuil qui me paraissait interminable, insurmontable.

Quand je dis que j'ai abandonné l'écriture pendant près de dix ans, c'est un mensonge. Plutôt : à partir du moment où j'ai su que mon père allait mourir, mon écriture n'a plus été la même. J'ai délaissé le journal intime dans lequel j'écrivais tous les soirs. Je n'avais plus envie de raconter mes

<sup>1</sup> Vigan, Delphine de, *Rien ne s'oppose à la nuit*, Paris, Livre de Poche, 2013, p. 78.

<sup>2</sup> Barthes, Roland, *Journal de deuil*, Paris, Le Seuil, p. 41.

journées, de me confier sur les drames de ma vie jusqu'à présent ordinaire, d'exposer mes pensées, mes observations, mes rêves. Cette écriture-là me paraissait désormais futile. Pourtant, je retournais, une fois de temps en temps, vers mon journal, vers ce cahier caché sous mon matelas, pour en remplir les pages de dessins ou d'anecdotes banales. Peut-être par nostalgie ou peut-être pour faire semblant que tout était normal, que rien n'avait changé... Mais surtout, ne pas écrire sur mon père, ne pas écrire sur sa maladie, ne pas écrire sur sa mort que j'anticipais. Surtout, garder l'écriture neutre, ne pas la salir de ma tristesse, de mon incrédulité, de mes peurs.

Je n'ai pas voulu écrire, en temps réel, les événements. J'ai eu peur d'être incapable de m'en remettre, de ne pas pouvoir me relever d'une écriture que je savais déjà difficile et douloureuse. Si Roland Barthes souligne que « [...] le deuil sera le milieu de ma vie, ce qui la divise irrémédiablement en deux parties, *avant/après*<sup>3</sup>», pour ma part, il existe une écriture avant l'annonce de la maladie, avant la perte de mon père, puis une écriture qui vient après. Jusqu'à l'annonce de la maladie de mon père, l'écriture agissait comme une échappatoire, un lieu de liberté, d'inventivité. Après cette annonce, puis après la mort de mon père, il m'est devenu impossible d'envisager l'écriture avec légèreté. Désormais, elle venait accompagnée d'un poids immense, d'une trop grande responsabilité.

---

<sup>3</sup> Barthes, Roland, *La préparation du roman I et II : Cours et Séminaire au Collège de France 1978-1979 et 1970-1980*, Paris, Éditions du Seuil, 2003, p. 19.

je serre les dents

je m'empêche de vomir

tous mes mots

Je me souviens des vêtements que je portais la dernière fois que j'ai vu mon père. Je me souviens de mon short bleu poudre, de mes collants diaphanes, de mon t-shirt blanc trop grand que je laissais tomber sur mon épaule gauche. Je me souviens d'avoir mis du mascara *waterproof* ce matin-là. Je me souviens de la saveur de la boisson énergisante bue en quelques gorgées à l'arrêt de bus. J'avais pris l'habitude de porter une attention particulière aux détails, d'accorder une importance à ce qui n'était pas important. C'était ma tactique préférée pour ne pas penser au corps amaigri de mon père, pour ne plus entendre sa voix remplie de larmes, pour ne pas visualiser son pyjama à carreaux bleu, délavés par de nombreux lavages. Je me suis autorisé ces pensées fuites pour ne pas penser à la mort. Pour retarder un deuil colossal, quelques instants de plus.

La maladie de mon père m'a laissé le temps d'y penser, de m'y préparer. J'ai entamé le deuil de mon père alors qu'il était encore en vie, alors que je pouvais encore le toucher, lui parler. L'attente de la mort m'a parue absolument insupportable. J'ai eu l'impression que tout autour de moi bougeait trop vite, que tout était trop bruyant. C'était impossible d'exister comme avant, d'avancer avec la même naïveté, la même insouciance. Mon père allait mourir, je le savais. À ce moment-là, j'ai senti que mon enfance mourrait à son tour.

Le bruit de l'écriture, mon stylo qui glisse sur les pages de mon cahier, était de trop. J'avais besoin de calme, de silence. J'ai donc étiré ce silence autant que possible, aussi longtemps que nécessaire. C'est en lisant Hélène Dorion que j'ai compris que ce silence s'était imposé à moi:

La vie [...] m'avait jetée par-dessus bord. Je me préparais à écrire un ouvrage sur les lieux, sur les jardins, les maisons, les temples, ces espaces vastes et réduits que l'on habite. Mais dès que ma vie s'est fracturée, le fil des mots s'est rompu, me laissant avec un silence dur et opaque au fond de la gorge, un silence qui me semblait impénétrable<sup>4</sup>.

---

<sup>4</sup> Dorion, Hélène, *Recommencements*, Montréal, Druide, 2014, pp. 71-72.

La vie m'avait moi aussi jetée par-dessus bord; j'ai vécu le décès de mon père de manière prématuée, alors que j'étais encore adolescente et que je n'étais pas équipée pour y faire face. J'étais alors incapable de sauter immédiatement dans l'écriture. Même une écriture intime, personnelle, n'était pas envisageable. J'étais bloquée, figée dans ma peine, pétrifiée à l'idée-même de devoir coucher sur papier cette maladie et cette mort. Mon texte de création, écrit bien après son décès, avait besoin d'être nourri par mes silences passés.

J'estimais que mettre des mots sur la mort de mon père était inutile. Si mes mots ne pouvaient pas le guérir, ni le ramener à la vie, alors pourquoi écrire? « J'entre ici en perdante », écrit Adèle Van Reeth. « Je le sais que les mots ne pourront rien. Je sais qu'ils n'auront aucune action sur mon chagrin. Comme le reste de la littérature. [...] Pourquoi écrire alors? Plus envie de lire. Plus envie de rien<sup>5</sup> ». Moi aussi, je suis entrée dans l'écriture en position de perdante, puisque mettre des mots sur la perte me forcerait à la revivre, encore et encore. Si j'écrivais ces événements, l'annonce de la maladie, les visites à l'hôpital, la mort de mon père, cela voulait dire que c'était vrai. Impossible d'oublier, impossible d'y échapper. Vivre ces moments était déjà suffisamment douloureux, je n'avais pas besoin de les revivre à travers ma propre écriture. Et puis, pourquoi écrire quelque chose que mon père ne pourrait jamais lire?

Pourtant, des mots se bousculaient quand même au fond de ma gorge, ils cherchaient à sortir, à s'échapper. Je leur bloquais le passage, je serrais les dents si fort que j'aurais pu les casser, juste pour m'assurer que ces mots restent là, qu'ils ne se dérobent pas. Je disais à mon corps que je n'avais pas envie d'écrire, que l'écriture était hors limite, car même parler de mon père, prononcer des mots à voix haute, était trop difficile. Je me suis fabriqué une carapace faite de silences.

---

<sup>5</sup> Van Reeth, Adèle, *Inconsolable*, Paris, Gallimard, 2023, p. 15.

« Lorsque la vie nous demande de nous abandonner à la fureur des vents et à la brûlure du feu, notre premier réflexe est de résister<sup>6</sup> ». Mon premier réflexe a été de refuser l'écriture, de la repousser aussi loin que possible. Résister à l'écriture me semblait plus facile que d'y céder. Refuser d'écrire mon deuil m'apparaissait comme un geste de résistance presque désespéré. Si je n'écrivais pas, je n'apaisais pas ma douleur, je me permettais de ne pas guérir. Et si ma douleur n'était pas apaisée, j'avais le droit de continuer à la vivre, de rester dans cet état de tristesse qui, en quelque sorte, continuait de faire exister mon père près de moi.

C'est une fidélité, une loyauté démesurée que je ressentais envers mon père. Tant que je versais des larmes pour lui, tant que je vivais ce deuil, cela voulait dire que je pensais à lui, que je ne m'autorisais pas à l'oublier. L'oublier aurait été la pire des trahisons.

Dans un premier temps, il y a eu l'impossibilité physique et mentale d'écrire, mais dans un second temps, il y a eu une absence de volonté à le faire. Le refus d'écrire sur mon père prend aussi racine dans la peur d'échouer, de ne pas être capable de lui rendre justice à travers mes mots. L'écrire, le transformer en personnage, c'est lui donner un statut particulier, le faire exister sur papier. J'ai eu peur de ne pas savoir écrire autre chose que sa maladie et sa mort, de le réduire à ces derniers moments difficiles. J'aurais aimé pouvoir oublier les derniers instants de sa vie, pour être en mesure d'écrire quelque chose de beau, écrire autre chose que la maladie et la mort. Mais je savais que ces moments faisaient partie de son histoire et qu'ils feraient inévitablement partie de mon écriture. Je savais que c'était impossible de les omettre, mais je n'avais aucune envie que mon écriture porte uniquement sur cette douleur.

Dans *Une femme*, Annie Ernaux écrit sur le décès de sa mère souffrant de démence : « Peut-être ferais-je mieux d'attendre que sa maladie et sa mort soient fondues dans le cours passé de ma vie, comme le sont d'autres événements, la mort de mon père et la séparation d'avec mon mari, afin

---

<sup>6</sup> Dorion, Hélène, *Recommencements*, op.cit., p. 96.

d'avoir une distance qui facilite l'analyse des souvenirs<sup>7</sup>». En lisant Ernaux, je me dis que moi aussi j'avais besoin d'une telle distance pour écrire sur mon père sans l'enfermer dans sa maladie, sans le limiter à mon deuil, pour pouvoir l'écrire différemment. J'avais besoin de temps pour passer par-dessus le refus initial, presque viscéral, d'écrire. J'avais besoin de distance pour comprendre l'importance de ce projet.

Juste après le décès de mon père, je n'arrivais pas à me souvenir de qui il était avant sa maladie. Quand je fermais les yeux, je le voyais allongé sur notre canapé en cuir marron, buvant de l'eau et des jus avec des pailles en plastique. Je le revoyais vomir après des traitements lourds, je le voyais pleurer en nous regardant, je le voyais fixer le vide pendant très longtemps. Je n'étais pas capable de l'imaginer autrement que malade, de l'imaginer tel qu'il avait été avant. Pour retrouver des moments de lui avant la maladie, j'ai été obligée de creuser loin dans mes souvenirs, fouiller dans les images de mon enfance, piocher dans mes archives. Mais beaucoup d'événements restaient flous, il me manquait des dates, des détails, des ressentis. J'ai certainement inventé certaines choses, certains souvenirs pour combler les trous de ma mémoire.

J'ai eu envie d'une écriture qui me permettait de le retrouver, qui me permettait de capturer qui il avait vraiment été. L'objectif de l'écriture du deuil n'est pas d'idéaliser mon père, mais plutôt d'illustrer chacune de ses nuances, de montrer ses multiples facettes, les très belles et les moins belles. En vérité, je voulais que l'image de lui malade cohabite avec l'image de lui lorsque j'étais enfant, lorsqu'il était encore en santé.

En relisant les divers textes soumis au cours des dernières années dans le cadre de mes ateliers de création littéraire, je me rends compte qu'une figure paternelle est présente presque partout. Même si je ne voulais pas écrire sur cette perte, même si je n'étais pas encore prête à le faire, je ne pouvais pas m'empêcher de réinventer mon père. Il n'était jamais le sujet, ni le personnage principal de ces textes. Je ne rentrais jamais dans les

---

<sup>7</sup> Ernaux, Annie, *Une femme*, Paris, Gallimard, 1987, p. 22.

détails, il restait flou mais il était toujours là, d'une manière ou d'une autre, comme si j'étais incapable de me détacher de lui. Il se glissait dans mes textes malgré moi.

Dans *Rien ne s'oppose à la nuit*, autofiction portant sur la mort prématurée de sa mère, Delphine de Vigan écrit : « Je ne sais plus quand est venue l'idée d'écrire *sur* ma mère, *autour* d'elle, ou *à partir* d'elle, je sais combien j'ai refusé cette idée, je l'ai tenue à distance, le plus longtemps possible<sup>8</sup> ». Comme de Vigan, je n'arrive pas à me souvenir du moment exact où j'ai commencé à écrire sur mon père de manière voulue, consciente, quand je me suis sentie capable de le faire après l'avoir refusé pendant aussi longtemps, quand j'ai cessé de le cacher à l'intérieur d'autres histoires, entre les lignes d'autres récits qui se voulaient fictifs mais qui l'étaient rarement.

Même sans me souvenir du moment exact, je sais que ça a été un moment déterminant.

---

<sup>8</sup> Vigan, Delphine de, *Rien ne s'oppose à la nuit*, op.cit., p. 16.

si j'écris, j'existe

enfin

pour moi

Dans mes rêves, je me retrouve de manière récurrente au bord de la même falaise. Parfois, je glisse et je tombe et la chute me semble interminable. Mais parfois, je saute volontairement. Et au moment de prendre mon élan, la sensation de vertige me semble moins terrifiante.

Joan Didion écrit : « Grief is different. Grief has no distance. Grief comes in waves, paroxysms, sudden apprehensions that weaken the knees and blind the eyes and obliterate the dailiness of life. Virtually everyone who has ever experienced grief mentions this phenomenon of ‘waves’<sup>9</sup> ». Cette analogie des vagues est celle qui décrit le mieux mon expérience du deuil. J’ai longtemps eu l’impression de me noyer dans ces vagues, comme si la peine me submergeait, comme si la tristesse était suffisante pour me tirer vers les profondeurs. Mais plus le temps passait, plus j’avais l’impression que les vagues de mon deuil, si violentes au début, se calmaient, s’espaçaient. J’arrivais même à flotter à la surface, pendant quelques instants.

En lisant Rose-Aimée Automne T. Morin, j’ai l’impression que mon expérience de deuil résonne avec la sienne :

Je me suis endormie des heures plus tard, toujours en criant.  
J’étais orpheline et j’allais en mourir, c’était certain.  
Je me suis réveillée la bouche sèche, le corps endolori. Vivante,  
mais encore orpheline. Désormais, c’était à moi de trouver une  
façon d’exister<sup>10</sup>.

Mon souvenir le plus douloureux reste celui où j’ai appris que c’était fini, que mon père était bel est bien décédé, qu’il avait succombé à son cancer. Tout le long de cette maladie, je me suis définie par celle-ci : je me réveillais tous les matins en y pensant et je m’endormais tous les soirs en me demandant si mon père allait traverser la nuit. C’est ma mère qui m’a annoncé, un vendredi matin d’automne, que je n’avais plus de père. Je me

---

<sup>9</sup> Didion, Joan, *The Year of Magical Thinking*, New-York, Knopf Publishing, 2007, p. 27.

<sup>10</sup> T. Morin, Rose-Aimée Automne, *Ton absence m’appartient : Récits*, Montréal, Stanké, 2019, p. 22.

souviens avoir répété *non non non*, comme si mon refus d'accepter sa mort allait le ramener à la vie, comme si j'avais même le droit de refuser cette réalité. Je me souviens de la sensation d'écrasement, de la bulle qui menaçait d'exploser dans ma poitrine. Je me souviens vivement du moment où, moi aussi, je suis devenue orpheline.

Après la perte de mon père, c'était à moi de trouver comment exister, comment y survivre. La seule façon que j'ai trouvée c'était par l'écriture. Écrire me permettrait de rendre cette expérience réellement mienne, de me l'approprier. Si j'écris, je peux exister sans me noyer dans mon deuil et surtout, je laisse une trace de moi, une trace de mon père. Si je n'écris pas, nous sommes tous les deux voués à disparaître.

J'ai remarqué qu'au moment où j'ai enfin été capable de parler à voix haute de mon père, de mon deuil, l'écriture est, elle aussi, redevenue possible. Quand la parole s'est libérée, l'écriture aussi s'est libérée, tranquillement. J'ai fini par ressentir le besoin, mais surtout l'envie d'écrire sur lui.

C'était le seul projet d'écriture que j'envisageais mener à terme, malgré la difficulté du sujet, malgré la peine que je ressentais toujours, malgré ma peur face à la sensation de vertige qui m'habitait. Parce que c'était vertigineux de le prendre lui comme sujet, de disséquer la personne qu'il avait été tout en me racontant moi aussi, tout en écrivant comment j'ai anticipé sa perte et vécu mon deuil. J'ai craint de ne pas pouvoir me relever de cette écriture, d'y laisser une trop grosse part de moi, une partie trop intime, trop personnelle. Mais écrire sur mon père était la seule manière d'avancer, la seule traversée possible de mon deuil. Comme l'explique Annie Ernaux : « J'en étais, dans mon existence, au point où mon projet d'écriture était devenu une question de survie, quelque chose à faire coûte que coûte<sup>11</sup> ». Elle ajoute : « À la mort de ma mère, j'ai eu aussi horreur d'écrire. Et puis écrire a été un recours, la faire exister sous une forme historique, me sauver en la sauvant, en quelque sorte<sup>12</sup> ». J'avais refusé

---

<sup>11</sup> Ernaux, Annie, *L'écriture comme un couteau – Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet*, Montréal, Folio, 2011, p.79

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 110.

d'écrire par peur que les mots ne soient pas suffisants, par peur de ne pas savoir bien le faire, de ne pas être capable d'écrire sur moi, sur mon père. Malgré la difficulté des événements que j'ai pu vivre, et malgré mon refus initial de m'abandonner à l'écriture, écrire est devenu une obligation. Écrire ce deuil, le déposer dans un texte, m'a forcée à m'en séparer, à le faire exister ailleurs : « D'une main, souffrir, vivre, toucher du doigt la douleur, la perte. Mais il y a l'autre main : celle qui écrit<sup>13</sup> ».

Depuis que je suis enfant, je suis à fleur de peau. On m'a souvent reproché d'être trop sensible, de prendre les choses trop à cœur. Pour plaire aux autres, pour me protéger de ces reproches, j'ai fini par cacher ma sensibilité, en gardant toutes mes émotions pour moi. Accepter d'écrire sur la mort de mon père et sur mon deuil impliquait de me plonger dans des moments éprouvants que je n'avais pas envie de revivre, dans des sentiments que je refoulais complètement. Accepter d'écrire, c'était non seulement intellectualiser la mort et le deuil de mon père, mais aussi essayer de rendre littéraire, même poétique, le moment le plus difficile de ma vie. Cela me forçait à assumer une forme de sensibilité dont j'essayais de me défaire. Écrire impliquait de plonger tête première dans ce qui fait mal et de chercher comment l'exprimer :

J'ai donc pénétré au cœur de la fracture pour en ressentir les aspérités, de nouveau. Cette fois, avec les mots, je suis descendue là où se trouvait la blessure pour en toucher les bords, en éprouver les reliefs; je me suis abandonnée à la chute pour comprendre sa nature, son lent processus, et ne rien éviter de la douleur au moment où le sol apparaît<sup>14</sup>.

J'ai exploré les cavités de mes blessures pour écrire, pour façonner mon récit, pour raconter mon histoire et celle de mon père. Comme Hélène Dorion, je me suis abandonnée à cette chute qu'est le chemin de l'écriture, j'ai accepté la lenteur du processus avec l'espoir que de creuser et d'exprimer mes plaies allait m'aider à aller mieux. Je me suis accordé non

<sup>13</sup> Cixous, Hélène et al., *La venue à l'écriture*, Paris, Union générale d'éditions, 1977, p.

16

<sup>14</sup> Dorion, Hélène, *Recommencements*, op.cit., p. 73.

seulement le droit d'écrire, mais aussi le droit de prendre le temps nécessaire pour le faire.

Mon père était un homme assez secret, discret, privé. Avant qu'il ne tombe malade, je ne savais pas grand-chose sur lui; je le voyais seulement comme mon père, sans me rendre compte que c'était une personne à part entière, avec un passé, des rêves, des déceptions, des regrets... Quand il a su qu'il allait mourir, il a commencé à me raconter beaucoup de choses, il m'a donné un réel aperçu de sa vie, de son passé. En écrivant *Arracher les faux-cils*, j'ai parfois eu l'impression de lui voler une partie de son intimité, de dévoiler un côté vulnérable de lui, alors qu'il n'aurait sûrement pas voulu, ni aimé, être exposé ainsi.

Le geste de l'écriture m'est venu par passion, par envie d'écrire. Mais le texte ne m'est venu ni naturellement, ni facilement. Retourner mon deuil sous tous ses angles pour réussir à l'écrire n'était pas un geste évident. Les mots de Marguerite Duras faisaient écho et m'accompagnaient : « Écrire quand même malgré le désespoir. Non : Avec le désespoir<sup>15</sup> ».

Dans les notes que j'ai tenues tout au long de la rédaction de ce texte, j'évoque souvent la culpabilité qui m'habitait, qui parfois, même, me hantait. Alors que je suis seule et triste un soir de septembre, j'écris dans mon carnet : *c'est la première fois que j'écris la mort de papa de cette manière et je ne suis pas encore sûre que ça soit une bonne chose – est-ce que j'ai le droit de « l'exploiter », de décrire sa maladie, d'écrire sa mort? Je ne sais pas si j'ai raison de me servir de lui à des fins artistiques, je ressens de la culpabilité de l'utiliser de cette manière.*

À ce moment-là, je me suis sentie coupable d'utiliser mon deuil pour écrire, j'avais l'impression de me servir de mon père sans avoir réellement le droit ni l'autorisation de le faire.

---

<sup>15</sup> Duras, Marguerite, *Écrire*, Paris, Gallimard, 1993, p. 35.

De façon semblable, alors qu'elle écrit sur sa tante disparue, Élise Turcotte se demande :

Mais est-ce qu'elle était une muse? Non. Sans doute parce qu'elle n'a jamais été fixée dans la fiction, ni de son vivant ni de sa mort. Sauf dans ce texte, par moi. Je touche encore ici à l'ambiguïté de mon projet : écrire sur elle, est-ce la chosifier? *Muse* veut dire pour moi être vidée puis redéfinie et statufiée par le regard de l'autre<sup>16</sup>.

Cette idée de muse me taraude. Comme Élise Turcotte, je me questionne : est-ce que nous transformons malgré nous, nos disparus en muses? Nombre d'artistes ont réduit les femmes à la fonction d'inspiration, faisant d'elles un fantasme, invisibilisant qui elles étaient vraiment. Même si c'est un terme qui est associé aux femmes, j'ai l'impression que j'ai attribué ce rôle de muse à mon père. Je l'ai, moi aussi, fixé dans une forme de fiction, je m'en suis inspirée; je l'ai placé, malgré lui et sans son autorisation, dans une création. D'où ma culpabilité : je me suis demandé si j'avais chosifié mon père; si, à travers mon écriture, je l'avais vidé puis redéfini, à ma manière.

Je me sentais coupable, aussi, de ne pas avoir été capable d'écrire sur autre chose que sa mort, incapable de trouver l'inspiration ailleurs que dans cet événement-là. J'aurais pu creuser autre chose, mes peines amoureuses ou amicales ou mes autres relations familiales. Mais j'étais incapable d'envisager un récit à l'extérieur de cet immense deuil, et sans y placer mon père au centre.

Est-ce que l'envie, le besoin d'écrire sur mon père fait de moi une mauvaise fille? Est-ce que mon père m'en aurait voulu d'écrire sur lui, d'exploiter les derniers moments de sa vie? À la question « *pourquoi j'écris?* », Hélène Ouvrard répond : « [...] j'écris pour *rien*, sinon pour mes propres besoins<sup>17</sup> ». Peut-être qu'il n'y a pas de bonnes ou de mauvaises raisons

---

<sup>16</sup> Turcotte, Élise, *Autoportrait d'une autre*, Québec, Alto, 2023, p. 125.

<sup>17</sup> Bersianik, Louky *et al.*, « Pourquoi j'écris », *Québec Français*, n° 47, 1982, p. 33.

d'écrire. Peut-être qu'il faut tout simplement suivre cette pulsion qui naît et se laisser porter par le courant de l'écriture.

J'ai ainsi décidé de sauter, à pieds joints, dans l'écriture, laissant derrière moi cet immense sentiment de culpabilité, cette peur de ne pas rendre justice à mon père et à son histoire.

Dans *Arracher les faux-cils*, la narratrice espère que son père ne lui en voudra pas d'écrire à l'aide de ses cendres, c'est-à-dire d'utiliser sa mort pour écrire. J'espère que le mien ne m'en veut pas non plus.

c'est moi

mais

sans être vraiment

moi

J'ai eu la chance de grandir dans une maison remplie de livres. L'intérêt pour la lecture, puis pour l'écriture, s'est développé très tôt, quand j'étais jeune, et a toujours été encouragé par mes parents. Au-delà de mon journal intime, alimenté rigoureusement, j'ai écrit des poèmes, des récits, des débuts de romans restés inachevés, des nouvelles fantastiques... J'ai essayé tous les genres, j'ai inventé une multitude d'histoires, j'ai gribouillé des dizaines d'idées dans mes cahiers. Mais aucun personnage ne me ressemblait, aucun n'avait quelque chose de commun avec moi. Je ne cherchais pas à m'écrire, moi. J'écrivais de la fiction : cela me paraissait plus intéressant que ma propre vie.

La fiction appartient à l'écriture d'avant la mort de mon père. Après celle-ci, j'ai commencé à y injecter des éléments de ma vie, basculant alors vers l'autofiction. Je me demande si j'ai refusé l'écriture pendant aussi longtemps par peur de brouiller cette ligne entre fiction et réalité, par peur de devoir, malgré moi, devenir le personnage principal d'un récit dont l'écriture me faisait peur.

Ainsi, comme Chloé Delaume, je me suis demandé : « Le Je réel et le Je fictif sont-ils capables de cohabiter?<sup>18</sup> ». J'ai craint que la réponse ne soit *non*, ce qui explique certainement pourquoi j'ai pris autant de temps avant de vouloir mettre mon deuil en récit. J'ai craint que le « Je fictif » ne prenne le dessus, qu'il étouffe le « Je réel ». En m'écrivant, j'ai craint de me faire complètement engloutir ou avaler par le récit que je racontais.

Dans *Mémoire de fille*, Annie Ernaux écrit : « La fille de la photo n'est pas moi mais elle n'est pas une fiction. Il n'y a personne d'autre au monde sur qui je dispose d'un savoir aussi étendu, inépuisable<sup>19</sup> ». J'ai le même rapport face à ma narratrice : elle n'est pas moi, du moins pas tout à fait. Mais je ne peux pas prétendre, non plus, que c'est un personnage inventé de toutes pièces.

---

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 86.

<sup>19</sup> Ernaux, Annie, *Mémoire de fille*, Paris, Gallimard, 2016, p. 20.

Dans mes notes, je parle à plusieurs reprises de cette narratrice qui me ressemble, qui ressent les mêmes émotions que moi, qui vit des situations similaires aux miennes : *j'ai de la peine pour ma narratrice, pour cette version de moi mi-fictive, mi-réaliste, qui ne va pas bien, qui n'arrive pas à s'en sortir, qui a mal tout le temps.*

Quand je l'imagine, la narratrice a mon visage, mes yeux couleur café et mes longs cheveux bruns, tout comme, quand j'écris sur son père, je vois le mien. Mais je continue quand même de la garder à distance de moi, je la renvoie toujours à son statut de narratrice, de personnage. J'arrive à avoir de la peine pour ce que ma narratrice vit, même si son histoire fait écho à la mienne. Et c'est sûrement pour cela que j'ai fini par pouvoir écrire ce texte de création; j'étais capable d'envisager une distance entre moi, mon père, les événements qui se sont réellement déroulés et la version que j'étais en mesure d'écrire, qui est parfois légèrement modifiée et à certains moments complètement inventée. En plaçant la narratrice loin de moi, j'arrive à me dissocier de sa douleur et de sa tristesse, et ainsi à les écrire, ce qui me paraissait inconcevable lorsque que j'étais en train de les vivre.

« L'autofiction est une négociation de la douleur. L'autofiction permet l'injonction de fiction dans la consignation de faits et d'événements si strictement réels que le Je ne sait que s'y cogner<sup>20</sup> ». Je me suis persuadée d'écrire lorsque j'ai compris que le « Je réel » et le « Je fictif » cohabitent en moi, lorsque j'ai compris qu'ils avaient le droit de coexister. J'avais le droit de choisir quelle version écrire, j'avais même le droit de les mélanger au moment de l'écriture.

« S'écrire, c'est pratiquer une forme de sorcellerie. Personnage de fiction, statut particulier. Maitriser le récit dans lequel j'évolue. Juste une forme de contrôle, de contrôle sur ma vie. La vie et l'écriture, les lier au quotidien<sup>21</sup> ». Ces mots de Delaume m'interpellent : en m'écrivant, je m'imagine sorcière. Les personnages ne m'échappent plus, ne se glissent

---

<sup>20</sup> Delaume, Chloé, *La règle du Je : autofiction, un essai*, Paris, Presses Universitaires de France, 2010, p. 51.

<sup>21</sup> Delaume, Chloé, *La règle du Je : autofiction, un essai, op.cit.*, p. 15.

plus malgré moi dans mes textes. J'ai enfin du pouvoir sur le récit que je crée, un contrôle sur mon écriture.

la perte casse

littéralement

l'écriture en

morceaux

« Au début, je croyais que j'écrirais vite. En fait, je passe beaucoup de temps à m'interroger sur l'ordre des choses à dire, le choix et l'agencement des mots comme s'il existait un ordre idéal [...]<sup>22</sup> ». Comme Annie Ernaux, je pensais que ça allait être facile, rapide d'écrire ce récit. Je pensais qu' étant donné que j'écrivais sur moi, sur mon père, sur mon deuil, le texte me viendrait naturellement. J'imaginais que le récit allait se construire de lui-même, sans me demander trop d'efforts. Je me suis rendu compte que j'étais entrée dans l'écriture avec une grande naïveté. Je ne mesurais pas la difficulté de l'écriture, la difficulté de coucher sur papier ces événements douloureux, la difficulté de mettre des mots sur cette histoire. Je ne savais pas que cette écriture allait être capable de m'essouffler, de m'épuiser.

Le début de l'écriture a été lent et pénible. J'avais mon projet d'écriture en tête, j'avais envie d'écrire, j'étais prête à le faire, je m'installais tous les jours à mon bureau, prête à travailler, mais j'étais toujours distraite par autre chose. Distraite par mon ordinateur, distraite par mon téléphone, distraite par ma fenêtre donnant sur une rue occupée, distraite par ma tasse de thé brûlante qui se renverse. « J'ai voulu cueillir la pensée du matin en m'installant tôt à mon bureau, mais deux secondes plus tard j'étais allongée sur le lit en position fœtale à compter le nombre de miettes de tabac coincées entre les plis de la couette<sup>23</sup> », écrit Adèle Van Reeth. J'avais réellement la volonté d'écrire. Mais j'échouais, encore et encore.

Lorsqu'on me demandait comment avançait mon projet, si l'écriture se déroulait bien, j'avais tendance à mentir, à dire que j'écrivais beaucoup et vite, que j'avais une direction claire et que je m'y rendais rapidement. Je me sentais presque honteuse de ne pas savoir par où commencer le texte, de ne pas savoir comment l'écrire ou quelle forme lui donner. Je me sentais honteuse de ne pas être capable d'écrire sur ce que je connais le mieux : mon père et moi.

---

<sup>22</sup> Ernaux, Annie, *Une femme*, op.cit., 1987, p. 43.

<sup>23</sup> Van Reeth, Adèle, *Inconsolable*, op.cit., p. 57.

Quel devait être le point de départ de cette histoire? Est-ce que je devais commencer le récit par le décès de mon père ou l'ancrer avant, commencer par l'annonce de la maladie, ou par mon enfance? Est-ce que je devais raconter tous les détails de sa maladie et de sa mort, ou m'en tenir aux grandes lignes? Quel serait le fil conducteur du récit, quels en seraient les chapitres et la conclusion, quelle serait la fin de l'histoire? J'ai collectionné des débuts de texte qui ne m'ont menée nulle part, composé des phrases que je n'arrivais pas à compléter. J'ai été figée devant l'ampleur de ce texte.

Je me suis rendue à l'évidence que, même si je ressentais le besoin d'écrire, j'étais incapable de raconter la perte de mon père de manière organisée. Pour écrire le texte, j'avais besoin d'une forme qui ne m'imposait aucune linéarité, qui me permettait de faire des allers-retours. Il me fallait une forme qui permettait au texte de bouger, de se moduler, de suivre, en quelque sorte, le mouvement de mon deuil. Cette forme, c'était le fragment.

C'est la perte de mon père et le besoin d'écrire sur mon deuil qui ont forcé l'écriture, mais c'est aussi cette perte qui la casse littéralement :

Le fragment est défini comme le morceau d'une chose brisée, en éclats, et par extension le terme désigne une œuvre incomplète morcelée. Il y a, comme l'origine étymologique le confirme, brisure, et l'on pourrait parler de bris de clôture du texte. La fragmentation est d'abord une violence subie, une désagrégation intolérable. [...] Le fragment est la partie d'un tout qui a été rompu. Éclat, pièce, miette, morceau, il est ainsi forme brisée, reste<sup>24</sup>.

Étant moi-même brisée, comment aurais-je pu écrire autrement que par fragments? La violence de la perte de mon père se traduit dans la forme du texte, par ces éclats d'écrits que j'assemble à la manière d'un casse-tête. Une partie de moi a été fracassée par ce deuil; même si mon idée initiale était de construire l'histoire chronologiquement, en racontant les événements dans l'ordre, c'était impossible de le faire. La perte s'éparpille,

---

<sup>24</sup> Montandon, Alain, *Les formes brèves*, Paris, Hachette, 1992, pp. 77-78.

se promène dans ma vie. Mon écriture devait reproduire cette suite de mouvements agités qui constitue l'expérience du deuil.

« D'une part, pourquoi écrit-on en fragments? Que signifie pour un auteur ou une époque, l'expérience de l'écriture fragmentaire? Que veut dire le geste paradoxal de réunir en livre des fragments de fragments? <sup>25</sup> », se demande Ginette Michaud. Construire un récit narratif et chronologique a été tellement difficile que l'écriture sous forme de fragments m'est apparue comme une solution, comme la seule façon de persévéérer dans l'écriture. Écrire sous forme fragmentée m'a permis de reproduire formellement la manière dont j'ai vécu la mort de mon père. Mais cette écriture m'a aussi permis de reproduire un processus de reconstruction : mettre ensemble des morceaux de récit qui finissent par se tenir, par créer leur propre logique, leur propre structure, une toute nouvelle histoire.

Lors de l'écriture de ce texte, le fil m'a échappé à plusieurs reprises, je me suis perdue dans la chronologie, j'ai omis des événements importants, je suis retournée dans le passé pour corriger mes oubliés. J'ai changé des fragments de place, j'ai ajouté de nouveaux fragments entre d'autres déjà écrits, j'ai effacé ceux qui ne fonctionnaient plus après les avoir relus. C'est en lisant Judith Butler que j'ai compris les enjeux derrière cette écriture :

Les sujets qui nous racontent en première personne se trouvent dans une position délicate assez commune. Il est clair qu'à certains moments, je ne peux pas raconter l'histoire de manière linéaire, je perds le fil, je recommence, j'oublie un élément crucial, et il devient trop dur de savoir comment recoudre l'ensemble de l'histoire<sup>26</sup>.

Ne pas pouvoir raconter l'histoire de manière linéaire n'était pourtant pas un obstacle; au contraire, c'est la liberté que m'a apportée la forme fragmentée qui a encouragé l'écriture. J'ai été libre de raconter mon deuil à mon rythme, d'élaborer ce récit petit à petit, de recoller les morceaux de

<sup>25</sup> Michaud, Ginette, *Lire le fragment : transfert et théorie de la lecture chez Roland Barthes*, Lasalle, Hurtubise HMH, 1989, p. 23.

<sup>26</sup> Butler, Judith, *Le récit de soi*, trad. Bruno Ambroise et Valérie Aucouturier, Paris, Presses Universitaires de France, 2007, p. 69.

l'histoire sans ressentir de pression quelconque. Butler indique que cela devient « trop dur de savoir comment recoudre l'ensemble de l'histoire »<sup>27</sup>, mais au fur et à mesure, à force d'écrire des morceaux, des éclats, des miettes de texte, j'ai été capable de rendre compte de notre histoire, à mon père et moi, et de mon deuil.

Le texte de création n'est pas nécessairement celui que j'imaginais écrire initialement, alors je me laisse guider par les mots d'Hélène Dorion : « Il faut souvent abandonner l'idée que l'on se fait d'un livre pour laisser place à celui que l'on *doit* écrire [...] »<sup>28</sup>. Peut-être qu'un jour, je reviendrai en arrière et j'écrirai cette histoire différemment. Peut-être qu'une « pelletée de noeuds se déferont une fois le deuil fait»<sup>29</sup> et que cela donnera naissance à un tout autre texte.

---

<sup>27</sup> *Ibid*, p.69.

<sup>28</sup> Dorion, Hélène, *Recommencements*, op.cit., p. 73.

<sup>29</sup> T. Morin, Rose-Aimée Automne, *Ton absence m'appartient : Récits*, op.cit., p. 140.

je suis partie à la recherche

d'une forme de

consolation

Alors que j'avance dans l'écriture de cet essai, mon sommeil est de plus en plus agité, de moins en moins paisible. Je me couche tard, je me lève tôt; je vis au rythme de l'écriture qui me dicte son horaire, au rythme de mon inspiration qui me vient à des heures aléatoires. Une nuit, j'ai rêvé à ma maison d'enfance, vêtue de ses briques rouges. Je me tenais sur le seuil et j'entendais des voix, des rires à l'intérieur. J'ai vivement posé la main sur la poignée dorée, mais je me suis stoppée dans mon élan, hésitant quelques secondes avant d'entrer.

J'ai parcouru les pièces de ma maison comme si j'y habitais encore, comme si je ne l'avais jamais quittée. J'ai passé le doigt sur mes initiales gravées en haut de l'escalier en bois, j'ai eu l'impression que la maison me murmurerait tous ses souvenirs. Quand j'étais enfant, la maison était belle, pleine de vie, chaleureuse, mais dans mon rêve, plus j'avancais dans ses couloirs, plus je me sentais seule, triste, mélancolique. Je n'entendais plus aucune voix à l'intérieur.

J'ai finalement quitté cette maison qui m'a vue grandir. J'ai laissé la clé dorée à l'intérieur et j'ai tiré la porte pour la fermer. Assise sur les marches en bois, les genoux calés sous mon menton, je pensais à ma prochaine maison, à ma maison d'adulte. Puis je me suis mise à marcher. J'ai parcouru ma rue une dernière fois, en regardant toutes les maisons, les arbres, les voitures qui étaient tellement familiers. Quand je suis arrivée à l'arrêt de l'autobus 25, tout au bout de la rue, je me suis réveillée.

« [...] J'aime l'idée qu'un livre est une maison avec toutes ces couches de mémoire et un fantôme blanc qui oscille dans la tempête du temps<sup>30</sup> », écrit Élise Turcotte. Moi, j'ai l'impression de parcourir *Arracher les faux-cils* comme si je parcourais ma maison d'enfance. Je suis le fantôme dont elle parle, je me promène à travers mes souvenirs, je hante les nombreuses couches de ma mémoire.

---

<sup>30</sup> Turcotte, Élise, *Autoportrait d'une autre*, op.cit., p. 146.

Lorsque je parle de mon projet d'écriture et que j'explique sur quoi je travaille, on me répond souvent que je suis courageuse d'écrire sur quelque chose d'aussi triste, d'aussi difficile. Je ne sais pas si c'est du courage que ça prend pour entreprendre un tel projet. Mais cela me demande certainement une détermination, une volonté de continuer, même les jours où cette tristesse est si immense qu'elle m'empêche de sortir du lit, de respirer, de manger, d'écrire. J'ai besoin de sang-froid pour être capable de réfléchir ainsi sur la mort de mon père et sur mon deuil.

Lorsque j'étais trop triste, je n'arrivais pas à bien écrire, l'écriture me paraissait forcée. Lorsque je me laissais submerger par les sentiments douloureux du deuil, j'étais toujours déçue des fragments que j'écrivais. Adèle Van Reeth constate, elle aussi

qu'on n'écrit pas bien quand on est vraiment triste. On écrit sans le cœur, on écrit comme on respire, sans y penser, par automatisme, question de survie aussi, mais l'ardeur n'y est pas, c'est mou, il s'agit de tout sortir, pas de mettre en forme. Ce n'est même pas un cri, c'est un jet flasque qui doit sortir sous peine de moisir à l'intérieur<sup>31</sup>.

Quand j'écrivais alors que je me trouvais dans un état de tristesse, j'étais incapable de donner une belle image de moi ou de mon père, je n'arrivais pas à capturer un reflet qui me semblait juste, un reflet qui me rendait fière. J'en suis venue à comprendre que même si j'étais en train d'écrire un récit de deuil, le point de départ ne pouvait pas être le sentiment de peine ressenti à la mort de mon père. Pour construire ce récit, il fallait puiser dans des émotions autres que la tristesse.

Quand j'écris, je pense beaucoup à ma mère, à mon frère, aux membres de ma famille pour qui c'est difficile d'accepter cette écriture, à ces personnes qui n'ont pas choisi d'entreprendre ce projet et qui le subissent, d'une certaine manière. Je pense à ces lecteurs qui me connaissent, qui connaissent mon père et je ne veux pas qu'ils retiennent uniquement le déchirement de la perte, ni le chagrin qui font inévitablement partie du

---

<sup>31</sup> Van Reeth, Adèle, *Inconsolable*, op.cit., p. 96.

récit. J'ai envie qu'ils voient en ce texte quelque chose de beau, j'aimerais qu'ils retiennent une forme d'espoir, une autre perspective sur le deuil.

Dans mon carnet de notes, j'ai écrit : *j'accepte cette écriture, je suis prête à parler de mon père, à raconter mon deuil. Mais je n'ai pas envie d'écrire un récit triste. Ça va être triste à certains moments, c'est sûr. La tristesse fait partie de mon histoire de toute façon. Mais je suis à la recherche d'un angle d'écriture plus doux, je veux écrire un récit qui me fait du bien.*

« Et je ne veux pas que la tristesse l'emporte<sup>32</sup> ». Tout au long de l'écriture, je me suis répété cette phrase inlassablement, comme un mantra. La tristesse était là, elle continuerait toujours d'exister, je savais qu'elle ne disparaîtrait jamais entièrement. Mais une fois l'écriture commencée, je lui ai interdit de prendre toute la place. Je ne voulais pas qu'elle teinte de manière excessive mon texte, je ne voulais pas qu'il ne reste, à la fin du texte, que de la tristesse.

Alors que je me préparais à l'écriture, j'écoutais sans arrêt l'album *Consolation* de Pomme. Je me suis laissé bercer par sa voix, par ses paroles douces qui me calmaient, qui m'apaisaient. C'est en voyant ce mot, *consolation*, que j'ai été capable de réellement commencer à écrire. Ça a été le mot déclencheur, le mot que je cherchais partout, le mot que j'attendais de trouver. Ce texte découle de mon besoin de me consoler, de cette quête qu'est la consolation, de mon envie d'apaiser la peine du deuil.

L'objectif de la consolation n'est pas d'effacer la tristesse, ni son origine, mais plutôt d'inviter la personne qui souffre à se tirer de sa posture douloureuse. J'ai voulu écrire sur la période de mon deuil, j'ai voulu écrire sur la mort de mon père, mais au-delà de cela, j'ai cherché à parsemer mon écriture d'éléments de consolation, à capturer les gestes et les mots qui m'ont consolée. J'ai voulu reproduire, à même mon écriture, toutes les mains tendues, toutes les caresses dans les cheveux, toutes les larmes essuyées...

---

<sup>32</sup> Ibid., p. 157

« Ce geste-là, je ne l'ai quasiment pas vu. La main d'une femme rencontrant celle d'une autre. Je creuse ma mémoire, les femmes prenaient rarement soin les unes des autres, ni autour de moi, ni sur le petit écran<sup>33</sup> ». Ces mots d'Iris Brey m'intriguent; je creuse aussi ma mémoire et je mets doucement le doigt sur tous les moments où ma mère, mes amies ont pris soin de moi, et toutes les fois où j'ai pris soin d'elles aussi.

J'ai vécu mon deuil aux côtés de ma mère; nous avons pleuré ensemble, nous avons ri ensemble, nous nous sommes souvenues de mon père ensemble. Les nuits qui ont suivi son décès, je ne pouvais pas dormir seule. Ma mère a alors pris l'habitude de se glisser dans mon lit simple où on serrait nos deux longs corps, l'un contre l'autre, pour ne pas tomber. Elle me caressait les cheveux, le dos et attendait que je m'endorme avant de retourner dans son propre lit. Elle laissait la porte de ma chambre entrouverte et la sienne aussi, me laissant savoir qu'elle était là, que je pouvais toujours aller la retrouver. Quand je pense aux gestes de consolation, celui-ci me vient spontanément en tête.

À travers mon écriture, j'espère avoir réussi à capturer la bienveillance de ces gestes, j'espère que, dans mon récit, c'est évident que les femmes prennent soin les unes des autres, même quand c'est difficile, compliqué.

Je me suis longtemps enfermée dans ma souffrance, je me suis laissé engloutir par la peine de mon deuil. La consolation m'a semblé impossible, j'y ai même résisté pendant longtemps en refusant d'accepter l'aide qu'on me proposait. C'est comme si je ne me donnais pas le droit d'avancer dans mon processus de deuil, je m'empêchais de me remettre de la mort de mon père.

Michaël Foessel explique que « la consolation est une pratique qui se situe à la limite de l'ordinaire et de l'exceptionnel<sup>34</sup> ». Il ajoute que « la consolation désigne un processus (l'acte de consoler) et un résultat (le fait

---

<sup>33</sup> Brey, Iris, « Nos mains nues », dans Chloé Delaume *et al.*, *Sororité : Inédit*, Paris, Points, 2021, p. 111.

<sup>34</sup> Foessel, Michaël, *Le temps de la consolation*, Paris, Le Seuil, 2015, p. 9.

d'être consolé). [...] Consoler, c'est œuvrer pour que l'autre reprenne le pouvoir sur le pouvoir de sa souffrance<sup>35</sup> ». Quand je lis Foessel, je comprends que même si la souffrance est d'un poids immense et qu'elle peut occuper une place monumentale, la consolation peut, elle aussi, peser lourd. Je ne suis pas obligée de laisser la souffrance prendre toute la place, je ne suis pas obligée de la laisser exercer un tel pouvoir sur moi.

Je reviens à nouveau vers l'analogie des vagues. Une fois que les vagues de ma peine se sont espacées et qu'elles n'étaient plus aussi violentes qu'au début, une fois que j'ai été capable de flotter à la surface, j'ai voulu me mettre en mouvement, nager vers la rive, afin d'atteindre une forme de consolation.

Mais ai-je vraiment le droit de me tirer d'une tristesse que j'estimais éternelle? Si j'accepte la consolation, est-ce que cela veut dire que ma souffrance n'est pas réelle, qu'elle n'est pas immense, insurmontable? Si je me console, qu'est-ce que ça dit sur moi, sur l'amour que je porte à mon père?

Mes notes portent l'angoisse, la culpabilité qui vient avec l'envie d'être consolée : *j'ai peur; est-ce que chercher la consolation veut dire que la mort de mon père n'est pas importante, que lui n'est pas important? Je crains que de me considérer consolée veut dire que je ne l'aimais pas assez.*

Je ne voulais pas abandonner mon père, je ne voulais pas l'oublier, ni le laisser derrière. Pourtant, je savais que la consolation était nécessaire. Parce que si je n'envisage pas de m'en sortir, comment est-ce que je peux avancer, comment est-ce que je peux envisager mon avenir? Je ne suis tout simplement pas capable de porter la douleur de ce deuil pour le reste de ma vie.

---

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 35.

À travers les mots d'André Comte-Sponville, j'ai compris que de se laisser consoler, s'ouvrir à ces personnes qui veulent nous aider, nous accompagner, ne signifie pas qu'on met de côté la personne qu'on a perdue :

Puis le temps passe, et voilà que la souffrance, peu à peu, s'apaise. [...] Consoler quelqu'un, c'est l'accompagner dans ce travail, c'est l'aider autant qu'on peut, à l'accomplir, et on le peut parfois. Non à sa place, mais à côté. Non pour lui, mais avec lui. Il s'agit que la joie redevienne au moins possible. Que la vie redevienne au moins vivable.<sup>36</sup>.

L'objectif de la consolation est plutôt de mettre en valeur un sentiment autre que la douleur de la perte. Même si ma tristesse ne disparaîtra jamais complètement, je suis capable d'envisager une forme d'apaisement. J'arrive à vivre et à composer avec cette tristesse parce que ma vie n'est pas limitée, ni définie, par celle-ci.

---

<sup>36</sup> Comte-Sponville, André, *L'inconsolable et autres impromptus*, Paris, PUF, 2018, pp. 15-16.

toutes

ces femmes qui me prouvent

que je ne suis pas réellement

seule

« À mesure que j'avance dans l'écriture, la pile de livres grandit à mes côtés<sup>37</sup> », écrit Élise Turcotte.

Pendant que je rédige ce mémoire, je collectionne moi aussi une multitude de livres, ma liste de lectures s'allonge à vue d'œil. Avant de me laisser réellement aller à l'écriture, je voulais lire les textes d'autrices endeuillées elles aussi, je voulais lire des autrices qui mettaient des mots sur leurs propres deuils et sur le chagrin amené par la perte. Je ressentais le besoin d'être entourée de tous ces livres, j'avais besoin de me nourrir de ces récits de deuil afin de pouvoir écrire le mien.

Dans *Rien ne s'oppose à la nuit*, Delphine de Vigan précise pourquoi elle n'a pas tout de suite voulu écrire sur le suicide de sa mère :

[...] je sais combien j'ai refusé cette idée, je l'ai tenue à distance, le plus longtemps possible, dressant la liste des innombrables auteurs qui avaient écrit sur la leur, des plus anciens aux plus récents, histoire de me prouver combien le terrain était miné et le sujet galvaudé, j'ai chassé les phrases qui me venaient au petit matin ou au détour d'un souvenir, autant de débuts de romans sous toutes les formes possibles dont je ne voulais pas entendre le premier mot<sup>38</sup>.

De Vigan essaye de se convaincre de ne pas écrire sur son deuil et sur sa mère estimant que cela a déjà été écrit, que trop d'auteurs et d'autrices ont déjà couvert ce terrain douloureux qu'est le deuil. Et en un sens, elle a raison : le deuil d'un parent est un sujet qui revient régulièrement en littérature. Mais pour ma part, j'ai été rassurée de voir qu'autant de personnes avaient trouvé dans le deuil, la perte, la disparition de leurs parents une source d'inspiration. En voyant que d'autres auteurs et autrices étaient capables de mettre des mots sur leur deuil, j'ai été capable de faire de même.

J'avais peut-être besoin de légitimer mon besoin d'écrire sur mon père, de confirmer que ce projet était le bon. Je regardais ma pile de livres et j'étais

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 223.

<sup>38</sup> Vigan, Delphine de, *Rien ne s'oppose à la nuit*, op.cit., p. 16.

réconfortée, je me sentais enfin entourée. Soudainement, j'étais moins seule. J'avais une communauté autour de moi, une communauté de femmes qui, sans le savoir, encourageaient ma propre écriture<sup>39</sup> :

- Joan Didion, *The Year of Magical Thinking*
- Hélène Dorion, *Recommencements*
- Valérie Mréjen, *Eau sauvage*
- Olivia Tapiero, *Rien du tout*
- Rose-Aimée Automne T. Morin, *Il préférait les brûler*
- Delphine de Vigan, *Rien ne s'oppose à la nuit*
- Simone de Beauvoir, *Une mort très douce*
- Jeannette Walls, *The Glass Castle*
- Françoise Sagan, *Tout le monde est infidèle – Entretiens et Un chagrin de passage*
- Audre Lorde, *Journal du cancer et Un souffle de lumière*
- Sylvie Drapeau, *Le fleuve*
- Toni Morrison, *Beloved*
- Louise Dupré, *La Memoria*
- Élise Turcotte, *Autoportrait d'une autre*
- Jean Rhys, *Good Morning, Midnight*
- Annie Ernaux, *La place, Une femme et Je ne suis pas sortie de ma nuit*
- Virginia Woolf, *A Sketch of the Past et To the Lighthouse*
- Michelle Lapierre-Dallaire, *Y avait-il des limites si oui je les ai franchies mais c'était par amour ok*

Ces livres, ces autrices ont participé à ma consolation. À travers leurs mots, j'ai compris qu'on peut survivre à la perte.

---

<sup>39</sup> Cette liste est rédigée sans ordre précis.

je pense à celles qui  
sont de l'autre côté du chagrin

mes sœurs de chair

et

littéraires

Le point de départ de la consolation a certainement été d'écrire sur les figures féminines qui m'entourent. « La douceur vient aussi *après* la séparation, après la déchirure de la respiration, après la faim, après l'angoisse, après le cri<sup>40</sup> », écrit Anne Dufourmantelle. C'est cette douceur que j'ai voulu reproduire dans mon écriture et c'est pour cela que j'ai mis en récit ces personnages de femmes qui consolent, qui soignent, qui accompagnent.

Après une longue discussion, en décembre, j'écris dans mon carnet de notes : *[une amie] a lu Arracher les faux-cils. Elle m'a dit que c'est un bel hommage que j'ai rendu à mon père. Mais j'espère qu'elle sait que c'est un hommage à elle aussi, à notre amitié. C'est un hommage à toutes mes amies et à ma mère, en plus d'être un hommage à mon père. Je n'aurais probablement jamais écrit sur la mort de mon père juste pour écrire sur ça. J'ai continué d'écrire parce que j'avais cette communauté, cette sororité encourageante en tête. Elles rendent l'écriture possible, les écrire rend l'écriture plus douce.*

Quelques jours après la mort de mon père, deux amies m'ont offert mes bonbons et chocolats préférés accompagnés d'une petite note : *On t'aime, on est là pour toi.* Mes amies m'ont toujours signifié qu'elles étaient là, que je pouvais compter sur elles, que nous étions unies. Dix ans après, j'ai encore ce mot, cette petite note adhésive rose fluorescente, que je conserve précieusement avec toutes les cartes d'anniversaire, les petites notes passées en classe, les vieux agendas dans lesquels mes amies ont gribouillé toutes sortes d'annotations. Je garde les preuves que je suis réellement aimée au sein de cette sororité que Chloé Delaume définit ainsi :

Sororité. Substantif féminin, du latin *soror* : sœur. [...] À partir du XVI<sup>e</sup> siècle sororité devient une « communauté de femmes ayant une relation, des liens, qualité, état de sœurs ». [...] Un rapport de femme à femme indéfectible et solidaire. [...] La

---

<sup>40</sup> Dufourmantelle, Anne, *La puissance de la douceur*, Paris, Payot & Rivages, 2013, p. 21.

sororité est une démarche consciente, presque une éthique de vie. Qui nécessite de l'empathie, de l'ouverture, de la confiance<sup>41</sup>.

Dans *Arracher les faux-cils*, ma narratrice s'isole volontairement, se coupe de ses amies et de sa mère, mais ces dernières ne l'abandonnent pas pour autant. Même quand la narratrice ne les laisse pas entrer, même quand elle les ignore, elles essayent d'être présentes pour elle et de la tirer hors de son deuil. Cet aspect de mon texte de création fait particulièrement écho à ma propre expérience : immédiatement après la mort de mon père, j'ai voulu m'isoler, vivre ma peine seule, traverser le deuil sans encombrer mes amies ni ma mère. Mais ça ne fonctionnait pas, j'étais en train de me noyer dans mes propres larmes. Petit à petit, j'ai fini par accepter et par saisir les mains que mes amies me tendaient.

C'était essentiel pour moi de parsemer mon récit des figures féminines qui ont peuplé ma consolation. J'ai intégré des éléments, des détails, des traits de caractère de mes propres amies et de ma mère dans les différents personnages de mon récit. J'ai voulu écrire des versions d'elles, tout comme j'écris des versions de moi et de mon père. Mon récit de deuil aurait été bien différent si elles n'en avaient pas fait partie. Après tout, ce sont elles qui se trouvent de l'autre côté du deuil, de l'autre côté du chagrin.

Je suis bouleversée par les mots de Lauren Bastide :

Bref, j'avais une sœur, et elle est morte, et je pense que c'est pour ça que le mot *sororité* m'a plu direct, la première fois que je l'ai croisé. Je me suis dit : voilà, logique. Je n'ai plus de sœur, je m'en fabrique. Toutes les femmes sont mes sœurs. [...] Sens attribué à mon existence endeuillée, à la mort de ma sœur, même. Consolation magistrale. C'était parti, toutes les femmes seraient donc mes sœurs<sup>42</sup>.

Moi non plus, je n'ai pas de sœur biologique. Comme Bastide, j'ai cherché à m'en fabriquer, à fonder ma propre sororité composée de sœurs réelles et

---

<sup>41</sup> Delaume, Chloé et al., *Sororité : Inédit*, Paris, Points, 2021, pp. 9-12.

<sup>42</sup> Bastide, Lauren, « Sororité, adelphité, solidarité », dans Chloé Delaume et al., *Sororité : Inédit*, Paris, Points, 2021, pp. 121-122

littéraires, pour ne plus être seule, ne plus être isolée. Cette sororité, qui a émergé de la douleur du deuil, est certainement la plus belle chose que j'ai tirée de cette peine, de cette perte. J'entends les voix de ma mère, celles de mes amies qui se mêlent aux voix des nombreuses autrices dont les mots participent à ma consolation : « Je pense à celles qui me donnent accès à la langue, à celles qui m'encouragent à écrire, celle qui me nourrissent de leur pensée, celles que je connais grâce aux livres et celles que je connais intimement<sup>43</sup> ».

Je pense à toutes ces femmes qui m'ont accompagnée, à celles qui m'ont regardé pleurer, à celles qui m'ont bercée, à celles qui m'ont inspirée. Je pense à toutes ces femmes, mes sœurs réelles et mes sœurs littéraires, et je mesure ma grande chance de les avoir un jour croisées.

---

<sup>43</sup> Brey, Iris, « Nos mains nues », dans Chloé Delaume *et al.*, *Sororité : Inédit*, Paris, Points, 2021, pp. 117-118.

j'envisage m'en sortir

je m'imagine survivre

à cette perte

J'ai organisé ma vie entière autour de l'écriture de ce projet. Quand je me réveille, je suis contente de retrouver cette écriture, et tous les soirs, en m'endormant, j'ai hâte au lendemain matin pour continuer d'écrire. Il y a des jours où c'est difficile, des jours où je n'ai plus la force de continuer, des jours où l'écriture fait trop mal. Il y a des jours où je pleure en relisant mes mots, les phrases écrites la veille. Mais il y a des jours où l'écriture me fait du bien, un bien que je n'avais pas anticipé, et ces jours-là me prouvent que ce projet en vaut la peine.

J'ai fini par considérer l'écriture elle-même comme une figure de la consolation. Je l'ai hissée au même rang que mes amies, que ma mère, j'ai fini par l'inclure elle aussi dans ma communauté consolatrice.

Pour le dire avec Barbara Havercroft, c'est certainement par l'écriture qu'on se permet d'envisager autre chose que la douleur de la perte :

Si la recherche épineuse de procédés textuels propices pour exprimer ce qui frôle l'inexprimable n'aboutit pas à un travail de deuil complètement accompli, il n'en reste pas moins que l'écriture de la perte remplit plusieurs fonctions mélioratives. Elle peut servir de compagne et de source de réconfort; [...] elle permet à la personne endeuillée de scruter la signification de sa perte, de lui attribuer un sens; et enfin, elle l'aide à survivre, à revenir à la vie ou à en retrouver le goût<sup>44</sup>.

Après avoir refusé d'écrire pendant aussi longtemps, puis après m'être enfin laissée aller dans l'écriture, j'ai compris qu'écrire est un geste créateur mais aussi réparateur essentiel : d'une part, l'écriture invite la figure de mon père à exister ailleurs que dans mes souvenirs; d'autre part, elle me permet de me soigner. En avançant dans l'écriture, ce geste, si pénible au début, devient petit à petit nécessaire, devient une source de réconfort. Écrire sur mon deuil m'a certainement obligée à le revivre encore et encore, mais à chaque fois que je revenais vers ce texte, vers ces

---

<sup>44</sup> Havercroft, Barbara, « Les traces vivantes de la perte : la poétique du deuil chez Denise Desautels et Laure Adler », *Voix et Images*, vol. 36, n° 1, 2010, p. 95, en ligne <https://www.erudit.org/fr/revues/vi/2010-v36-n1-vi3972/045236ar/>, consulté le 1 novembre 2022.

fragments, je retrouvais un petit morceau de mon père. C'est comme si j'avais réussi à lui créer un espace bien à lui, un espace où il allait pouvoir continuer d'exister.

Quand, aujourd'hui, je reviens sur les pas de mon texte de création, je me dis que j'ai peut-être réussi à donner un sens à ma perte. Dans *La venue à l'écriture*, Hélène Cixous note :

Écrire : pour ne pas laisser la place au mort, pour faire reculer l'oubli, pour ne jamais se laisser surprendre par l'abîme. Pour ne jamais se résigner, se consoler, se retourner dans son lit vers le mur et se rendormir comme si rien n'était arrivé; rien ne pouvait arriver<sup>45</sup>.

Tout au début de la rédaction de ce mémoire, j'avais recopié ces mots de Cixous dans mon carnet de notes et j'y suis souvent retournée. Je me demandais pourquoi j'écrivais, pourquoi j'avais décidé d'entamer ce projet, je réfléchissais à ma propre venue à l'écriture. J'écris certainement pour me consoler, pour ne pas laisser la perte et la peine prendre toute la place, pour ne pas sombrer dans la douleur éternelle du deuil. Mais en écrivant, je laisse aussi une petite place au mort, à mon père. Je me donne la permission d'avancer, de continuer à vivre, d'envisager un *après la perte* ou un *après le deuil*, mais en préservant la place de mon père, son « cercueil de papier<sup>46</sup>», que je peux revisiter lorsque j'en ressens le besoin.

On m'a beaucoup répété que l'écriture est une activité solitaire, qui peut parfois être lourde et difficile. Mais en écrivant *Arracher les faux-cils*, je ne me suis jamais sentie complètement seule. Comme le précise Alice Michaud-Lapointe alors qu'elle s'adresse à Chloé Savoie-Bernard et Valérie Lebrun, «je n'écris pas *pour* vous, mais *vers* vous<sup>47</sup>» et cette phrase résonne lorsque je réfléchis à mon écriture. Je ne crois pas écrire pour mon père, ni pour mes amies ou pour ma mère; je pense écrire pour moi, pour

---

<sup>45</sup> Cixous, Hélène et al., *La venue à l'écriture*, op.cit., p. 11.

<sup>46</sup> Vigan, Delphine de, *Rien ne s'oppose à la nuit*, op.cit., p. 78.

<sup>47</sup> Lebrun, Valérie, Alice Michaud-Lapointe et Chloé Savoie-Bernard, *Épines et Pierres Précieuses : Écrits D'amitié*, Montréal, Leméac, 2023, p. 43.

aller mieux, pour me sortir du deuil. Mais pour ce faire, pour que l'écriture ait tout son sens, qu'elle soit véritablement un geste réconfortant, j'écris vers mes amies et vers ma mère qui incarnent la consolation, j'écris vers une forme de guérison, j'écris vers une version de moi qui va mieux, qui ne se laisse plus engloutir par la peine. Comme le souligne Hélène Dorion, la guérison est un travail qui se fait par l'écriture et commande un effort considérable si on souhaite s'y ouvrir :

Les mots accomplissent un travail de révélation semblable au travail de guérison. [...] Les mots œuvrent comme des miroirs et nous invitent à la rencontre de notre visage. [...] Et souvent, au cœur de l'aventure à laquelle les mots nous convient, survient un apaisement, une délivrance même, quelque chose de très proche de ce qu'on appelle *guérison*<sup>48</sup>.

Mais même si je m'ouvre à la consolation, même si j'accepte de me laisser aller à cette guérison, au fond de moi, je ne pense pas qu'on guérit complètement de la mort d'un proche. Je ne pense pas que je vais un jour me remettre du fait que mon père n'est plus là, qu'il ne me verra jamais grandir et vieillir, que je n'entendrai plus jamais sa voix, son rire, ses *je t'aime*. La réalité de ce deuil me frappe encore, même dix ans après sa mort. À chaque fois que je vois un père et sa fille, j'ai inévitablement un pincement au cœur. Je pense à tout ce que je n'aurai pas la chance de vivre avec lui. Pendant que j'écris, je consomme avidement tous les épisodes d'une télé-réalité populaire qui tourne autour du mariage. À chaque fois que le père de la mariée l'encourage et la soutient, lui dit qu'il l'aime et qu'il est fier d'elle, l'accompagne à l'autel, je verse quelques larmes d'envie. En regardant cette émission, je ne peux pas m'empêcher d'être jalouse de ces femmes qui ont quelque chose que je n'ai pas, quelque chose que je n'aurai jamais.

Pourtant, je suis absolument convaincue que les mots, tout comme le processus de créer et d'écrire, m'auront permis de me rapprocher le plus possible d'une forme de guérison, d'envisager que, même si personne ne pourra jamais remplacer mon père, je suis capable d'être bien, de créer et,

---

<sup>48</sup> Dorion, Hélène, *Recommencements*, op.cit., p. 31.

surtout, de me relever de mes peines les plus douloureuses. « L'écriture consolatrice n'abolit pas la temporalité de la douleur, mais elle la réoriente afin que l'endeuillé comprenne que le passage du temps peut devenir un allié<sup>49</sup> », indique Michaël Foessel. J'ai appris à intégrer le deuil à ma vie sans qu'il ne prenne toute la place, sans qu'il ne m'avale au complet.

---

<sup>49</sup> Foessel, Michaël, *Le temps de la consolation*, op.cit., p. 49.

je ne savais pas que

ça allait être aussi dur

de se dire au revoir

Alors que j'achève l'écriture de cet essai, j'attends impatiemment le printemps. Je m'imagine délaisser mes vêtements noirs et les troquer pour des vêtements colorés, moins tristes, plus légers.

Je suis entrée dans l'écriture de ce projet difficilement, presque à contre cœur, en estimant qu'il était inutile d'écrire sur un deuil dont je ne me soignerais jamais, sur un deuil qui serait douloureux éternellement. J'ai entamé ce projet en me demandant si, par l'écriture, je mettais réellement un point final au deuil de mon père, tout en craignant de le faire. À l'issue de ce travail, de cette aventure créative, je pense que les deux sont vrais et valides : je peux mettre un terme au deuil, tout en acceptant que la mort de mon père sera douloureuse pour le reste de ma vie. Mais c'est par ce projet d'écriture, par cette pratique littéraire que j'ai l'impression de guérir.

Les mots d'Hélène Dorion font écho, une dernière fois, à mon expérience :

L'écriture n'est jamais la transcription d'une expérience mais plutôt la création d'une expérience qui lui est propre. L'écrivain n'a qu'à suivre le chemin qui s'ouvre afin qu'écrire devienne pour lui un acte transformateur<sup>50</sup>.

Je pensais, avant de commencer à écrire, que j'allais faire un compte rendu exact de mon expérience de deuil, que j'allais simplement retranscrire ce que j'avais vécu. Mais *Arracher les faux-cils* n'est en aucun cas un copier-coller de ma vie. C'est le résultat d'un geste que j'ai posé pour m'apaiser, pour me soigner. C'est un mouvement, un déplacement de la douleur réelle vers un texte créatif, parfois fictif. C'est en réussissant à tirer la souffrance du deuil hors de moi afin de la consigner ailleurs que j'ai enfin pu trouver le moyen de m'offrir la consolation dont j'avais besoin. Tous les fragments que j'ai écrits et rassemblés m'ont, chacun à leur manière, réparée.

Une partie de moi a peur que ce geste créatif signe la fin de l'écriture, la fin de ma capacité à créer : après avoir écrit sur mon père, après avoir dit

---

<sup>50</sup> Dorion, Hélène, *Recommencements*, op.cit, p. 182.

ce que j'avais à dire sur lui, sur nous, est-ce que je vais avoir autre chose à raconter? Si je n'écris plus sur mon deuil, sur quoi est-ce que je peux écrire?

Ainsi, j'ai du mal à mettre un point final à ce projet. Je ressens déjà une forme de nostalgie de cette écriture, de ma vie qui tourne autour de la mise en récit de mon père. Je crains qu'en arrêtant d'écrire je cesse de penser à lui tous les jours. Mais je reste avec la conviction suivante : j'ai écrit un récit dont il serait fier, un récit qui jouera toujours un rôle consolateur.

*Arracher les faux-cils* m'apparaît comme une maison déverrouillée, où je serai toujours la bienvenue, pour me souvenir, pleurer, rêver, sourire, aimer.

## BIBLIOGRAPHIE

Bacqué, Marie-Frédérique et Hanus, Michel, *Le deuil*, Paris, Presses Universitaires de France, 2020, 128 p.

Barthes, Roland, *Journal de deuil*, Paris, Le Seuil, 280 p.

———, *La préparation du roman I et II : Cours et Séminaire au Collège de France 1978-1979 et 1970-1980*, Paris, Éditions du Seuil, 2003, 581 p.

Bastide, Lauren, « Sororité, adelphité, solidarité », dans Chloé Delaume *et al.*, *Sororité : Inédit*, Paris, Points, 2021, pp. 121-132.

Beauvoir, Simone de, *Une mort très douce*, Paris, Gallimard, 1979, 151 p.

Bersianik, Louky *et al.*, « Pourquoi j'écris », *Québec Français*, n° 47, 1982, pp. 30-33.

Brey, Iris, « Nos mains nues », dans Chloé Delaume *et al.*, *Sororité : Inédit*, Paris, Points, 2021, pp. 111-118.

Butler, Judith, *Le récit de soi*, trad. Bruno Ambroise et Valérie Aucouturier, Paris, Presses Universitaires de France, 2007, 140 p.

Cixous, Hélène *et al.*, *La venue à l'écriture*, Paris, Union générale d'éditions, 1977, 151 p.

Comte-Sponville, André, *L'inconsolable et autres impromptus*, Paris, PUF, 2018, 292 p.

Delaume, Chloé, *La règle du Je : autofiction, un essai*, Paris, Presses Universitaires de France, 2010, 95 p.

——— *et al.*, *Sororité : Inédit*, Paris, Points, 2021, 224 p.

Didion, Joan, *The Year of Magical Thinking*, New-York, Knopf Publishing, 2007, 240 p.

Dorion, Hélène, *Recommencements*, Montréal, Druide, 2014, 224 p.

Drapeau, Sylvie, *Le Fleuve*, Montréal, Leméac, 2015, 72 p.

Dufourmantelle, Anne, *La puissance de la douceur*, Paris, Payot & Rivages, 2013, 160 p.

Dupré, Louise, *La Memoria*, Montréal, XYZ, 1996, 217 p.

Duras, Marguerite, *Écrire*, Paris, Gallimard, 1993, 146 p.

Ernaux, Annie, *Une femme*, Paris, Gallimard, 1987, 105 p.

———, *L'écriture comme un couteau – Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet*, Montréal, Folio, 2011, 148 p.

———, *Mémoire de fille*, Paris, Gallimard, 2016, 150 p.

Foessel, Michaël, *Le temps de la consolation*, Paris, Le Seuil, 2015, 288 p.

Havercroft, Barbara, « Les traces vivantes de la perte : la poétique du deuil chez Denise Desautels et Laure Adler », *Voix et Images*, vol. 36, n° 1, 2010, p. 95, en ligne <https://www.erudit.org/fr/revues/vi/2010-v36-n1-vi3972/045236ar/>, consulté le 1 novembre 2022.

Lapierre-Dallaire, Michelle, *Y avait-il des limites si oui je les ai franchies mais c'était par amour ok*, Montréal, La Mèche, 175 p.

Lebrun, Valérie, Alice Michaud-Lapointe et Chloé Savoie-Bernard, *Épines et Pierres Précieuses : Écrits d'Amitié*, Montréal, Leméac, 2023, 179 p.

Lorde, Audre, *Journal du cancer suivi de Un souffle de lumière*, trad. Frédérique Pressman, Genève, Mamamélis, 1998, 206 p.

Michaud, Ginette, *Lire le fragment : transfert et théorie de la lecture chez Roland Barthes*, Lasalle, Hurtubise HMH, 1989, 320 p.

Montandon, Alain, *Les formes brèves*, Paris, Hachette, 1992, 176 p.

Morrison, Toni, *Beloved*, New-York, New American Library, 1987, 275 p.

Mréjen, Valérie, *Eau Sauvage*, Paris, Allia, 2004, 92 p.

Pomme, *Consolation*, [enregistrement sonore], Paris, Polydor Records, 2022, 37 min 33 s.

Rhys, Jean, *Good Morning, Midnight*, New-York, Harper & Row, 1970, 189 p.

Sagan, Françoise, *Un chagrin de passage*, Paris, Plon/Julliard, 1994, 220 p.

Sagan, Françoise et André Halimi, *Tout le monde est infidèle : Entretiens*, Paris, Le Cherche Midi, 2009, 105 p.

T. Morin, Rose-Aimée Automne, *Ton absence m'appartient : Récits*, Montréal, Stanké, 2019, 141 p.

- , *Il préférait les brûler*, Montréal, Stanké, 2020, 232 p.
- Tapiero, Olivia, *Rien du tout*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2021, 132 p.
- Turcotte, Élise, *Autoportrait d'une autre*, Québec, Alto, 2023, 265 p.
- Van Reeth, Adèle, *Inconsolable*, Paris, Gallimard, 2023, 197 p.
- Vigan, Delphine de, *Rien ne s'oppose à la nuit*, Paris, Livre de Poche, 2013, 436 p.
- Walls, Jeannette, *The Glass Castle : A Memoir*, New-York, Scribner, 2005, 288 p.
- Woolf, Virginia, Éd. Hermione Lee, *To the Lighthouse*, London, Penguin, 2000, 267 p.